


DU MOIS

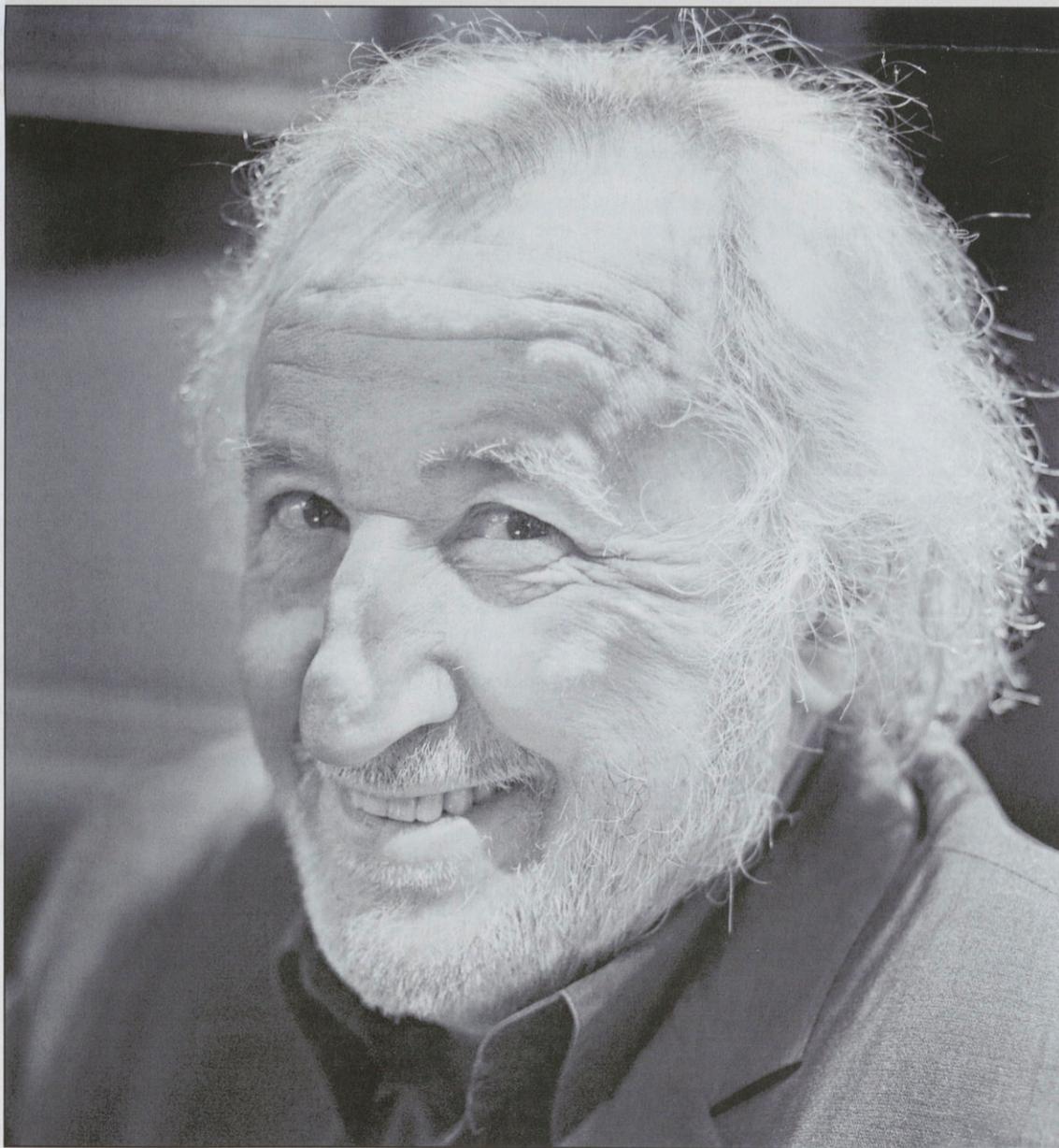
JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS

N° 180 - FÉVRIER 2011 - 2,30 EUROS

Réforme des hôpitaux : ce qui va se passer

(Pages 2 à 4)

Portrait : Jean-François Balmer,
du commissaire Rovère à Henri IV

(Page 28)


**Polémiques
sur les mosquées
de la Goutte d'Or**

(Pages 12 et 13)

**Le tramway jusqu'à la
Porte d'Asnières**

(Page 5)

**Les glaneurs de fin
de marchés**

(Page 7)

**Harcèlement policier
au Nouveau Carillon**

(Page 9)

**Portraits d'anciens
de la Goutte d'Or**

(Page 11)

**Les 600 logements de
Chapelle-international**

(Page 13)

**Maison Verte :
«lieu religieux,
lieu politique ?»**

(Page 14)

**Les 100 ans de
Turenne Samot**

(Page 15)

**Dominique Saatenang,
champion de wushu**

(Page 17)

**Dessine-moi : des petits
de maternelle
filmés par Gilles Porte**

(Page 18)

**Histoire : Notre-Dame de
Clignancourt en 1859**

(Pages 20-21)

Le bulletin d'abonnement en page 26.

La réforme des hôpitaux parisiens entre dans les faits

Des changements importants sont à venir au cours des prochaines années dans nos hôpitaux. En fonction de quelles nécessités ? Et comment cela se passera-t-il dans notre secteur nord de Paris ?

Dossier réalisé par Noël Monier et David Le Doaré.



Davide del Giudice

L'hôpital Bichat, l'ancienne entrée, sur le boulevard Ney.

À Bichat, à Lariboisière...

Dans les hôpitaux de Paris et de sa banlieue proche, on entre maintenant dans le vif de la réforme. La réorganisation de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP), imposée par le gouvernement et approuvée en juillet dernier par le conseil d'administration (voir l'article page 3), avait en réalité déjà commencé avec le plan de suppression de 3 500 à 4 000 emplois entre 2010 et 2012.

Cela prendra peut-être un peu plus de temps que prévu, mais c'est en cours.

Pour le moment, il ne s'agit pas encore de suppressions de services, mais seulement de non-remplacements de personnels partant à la retraite ou démissionnant, ainsi que de fins de contrats de vacataires.

Simon Chiaroni, responsable CGT à l'hôpital Bichat, nous dit : «*Côté effectifs, c'est très contraint. Il faut produire davantage d'activité avec moins de personnel. Les gens ont la tête dans le guidon.*» Selon lui, cette surcharge de travail pousse les employés à se replier sur le "chacun pour soi" et explique l'étonnante absence de réactions collectives.

La fusion Bichat-Beaujon

D'autant plus, confie-t-il, que «*les directions se gardent de nous donner des informations précises.*» Il semble que la consigne de la direction de l'AP-HP aux directeurs d'établissement soit de procéder peu à peu, en douceur, afin d'éviter des vagues.

Comme nous l'avons indiqué (*le 18e du mois*, mars 2010), le regrou-

pement des hôpitaux Bichat (situé dans le 18e, à la Porte de Saint-Ouen) et Beaujon (à Clichy), sur un seul site, est décidé. Ce regroupement a d'ailleurs déjà commencé depuis 2006 par des transferts croisés de services. La fusion complète ne se fera peut-être que progressivement. À moins d'un recul de la direction, elle devrait entraîner à terme la suppression de quatre cents lits (1 000 lits dans l'établissement regroupé au lieu de 1 400 actuellement dans les deux sites) et d'environ trois cents emplois.

En septembre dernier, le bruit a couru qu'on allait fermer bientôt les urgences de nuit à Beaujon pour les transférer à Bichat. Les personnels concernés ont manifesté. Finalement, cela a été retardé.

Cependant la municipalité de Clichy se bat pour conserver son hôpital. La direction de l'AP-HP justifie le projet de regroupement par la proximité géographique : guère plus de 2 kilomètres (à vol d'oiseau) de Bichat à Beaujon. Mais dans la réalité, déclarait un des manifestants en septembre, compte tenu du système des transports en commun et des conditions de circulation, il faut parfois une heure pour couvrir ces 2 kilomètres.

Un état de stress

Marie-Cécile Pla, qui a fréquenté longtemps le milieu hospitalier comme enseignante en pédiatrie, nous raconte que, récemment, son mari (décédé depuis) devait être hospitalisé en urgence à Bichat, mais a été

dans un premier temps refusé, au motif qu'il avait auparavant reçu des soins dans un autre hôpital, «prétexte pour diminuer le nombre de patients», pense-t-elle.

Il y a deux ans, sa fille voulait accoucher à Bichat, mais, constatant l'état de stress du personnel soignant, elle a préféré se rendre dans une clinique privée. N'est-ce pas un des buts recherchés ?

Sur des brancards

À Lariboisière, situé dans le 10e mais à la frontière du 18e, et où nombre d'habitants du 18e se rendent, la situation n'est pas meilleure. Amandine Lacrouts, infirmière, nous dit : «*Il y a de moins en moins de lits pour les urgences. Résultat : au lieu de 24 heures sur un brancard, maximum théorique, il arrive que certains patients doivent y passer plusieurs jours.*»

Elle explique aussi : «*De plus en plus d'aides-soignants et de brancardiers sont en CDD renouvelable une seule fois, et selon les besoins du moment (y compris en termes financiers). Même les plus qualifiés ne sont pas embauchés en CDI. La formation est donc à refaire régulièrement, d'où une perte de temps et de qualité.*»

Il y a cinq ans, à Lariboisière, les urgences recevaient environ 180 personnes par jour. Maintenant, en raison notamment de l'évolution de la médecine générale, elles reçoivent 250 personnes, presque sans augmentation d'effectifs : seulement un infirmier de plus la nuit. ■

La démolition-reconstruction de Bichat

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'hôpital Bichat doit être démoli en raison de la vétusté des bâtiments. Même dans les bâtiments les plus récents (la tour notamment), des transformations afin de les mettre aux normes pour l'humanisation (davantage de chambres et de sanitaires individuels, amélioration du chauffage...) coûteraient plus cher que la démolition et la reconstruction dans des bâtiments neufs.

Pour le moment, on n'en est qu'au stade des études. Les travaux ne commenceront pas avant 2015. On ne sait

pas encore si la reconstruction se fera sur le site actuel ou dans un autre endroit plus au nord.

Dans le premier cas, la démolition-reconstruction se ferait probablement de façon progressive, dans une opération "à tiroirs" (construction d'un bâtiment nouveau permettant la démolition d'un ou plusieurs bâtiments anciens, et ainsi de suite). Dans le second cas, on pourrait voir un ensemble neuf entièrement bâti avant que soient évacués les bâtiments anciens.

L'échéance prévue actuellement pour la réinstallation totale est 2020. ■

En quoi consiste la réforme

... et ce qu'en pense un chef de service de l'hôpital Bichat

La réforme entraîne le regroupement des 37 hôpitaux de l'AP-HP de Paris et de sa banlieue proche en 11 secteurs, au sein desquels des moyens seront mis en commun, sur le plan médical (regroupements de services, mutualisation de moyens d'imagerie médicale, de laboratoires...), logistique (restauration, maintenance des équipements...) et administratif (admissions, facturations...). Cela entraînera la disparition de certains hôpitaux, tels Beaujon (fusionné avec Bichat) ou Fernand-Widal (fusionné avec Lariboisière).

Benoît Leclercq, directeur général, parle de «*tailles critiques d'activité*», de «*filiales de soins plus complètes*». Il évoque «*la concurrence du privé*», il justifie le projet : «*L'émiettement des compétences n'est pas toujours rationnel en termes de qualité des soins.*»

Il s'agit aussi, et surtout, de réduire les coûts. Le ministère de la Santé l'exige. Une évaluation réalisée sur l'ensemble des hôpitaux français a fait apparaître pour l'AP-HP des coûts sensiblement plus élevés que la moyenne nationale. Ce à quoi les médecins répondent en évoquant les charges particulières des hôpitaux parisiens : ils assurent 50 % de la recherche clinique en France, ils accueillent des populations particulièrement exposées en termes sociaux...

La tarification à l'acte

Le ministère impose aux hôpitaux français un nouveau système de financement, basé sur la tarification «à l'acte». Les hôpitaux ne recevront plus une dotation globale fondée sur une estimation des besoins, mais sur leur activité, calculée en fonction de «codes de tarification».

Dans une longue interview diffusée sur internet, le professeur Béatrice Crickx, chef de service dermatologie à Bichat, et présidente du Comité consultatif médical, s'interrogeait sur ce système : «*La tarification à l'acte peut être perverse, car les codes de tarification changent chaque année*

de façon à rester dans l'enveloppe nationale. Elle peut être perverse si elle conduit la structure de soins à rechercher le tarif rentable et à sélectionner ses patients... Certains actes médicaux sont mal codés, et l'ensemble des pathologies associées sont très mal prises en compte.»

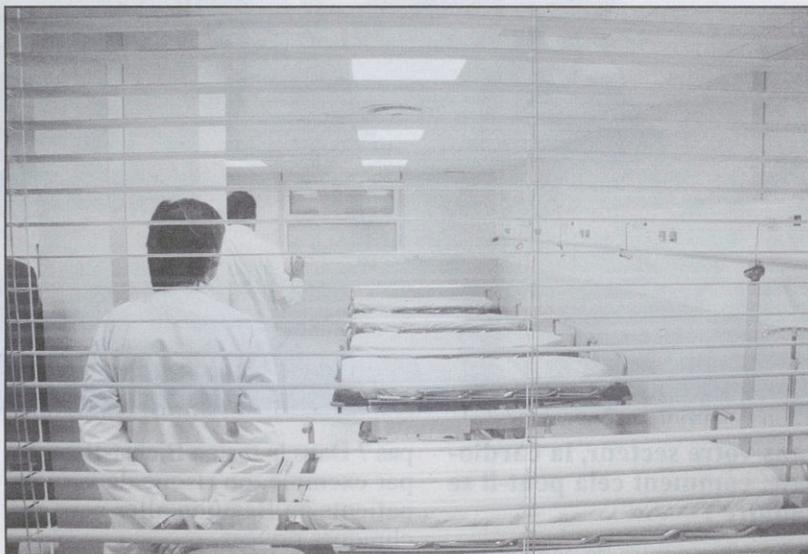
«*Contrairement à une structure privée, rappelle-t-elle, l'hôpital public fait face à un très large éventail de pathologies qu'il ne lui appartient pas de refuser.*»

«*Il existe des fermetures de lits médicalement justifiées, dit-elle. On*

le quand on s'adresse à des gens bien logés et bénéficiant de moyens financiers.

Pasassez de lits "d'aval"

Mme Crickx critique aussi l'insuffisance de lits "d'aval", c'est-à-dire de lits dans d'autres établissements pour les soins de suite et de réadaptation, moins coûteux que des lits d'hôpital. «*Dans notre hôpital, une enquête sur une journée avait montré en 2007 que près de 90 patients attendaient un établissement de soins de suite, car ils n'étaient pas en capa-*



Davide del Giudice

Aux urgences de l'hôpital Bichat

ne soigne plus comme dans les années 80, on constate une augmentation de la médecine et de la chirurgie ambulatoires (où les patients ne passent plus la nuit à l'hôpital)... L'AP-HP est en retard sur le développement de l'activité chirurgicale "de jour", alors que dans le privé la plupart des interventions se font maintenant à la journée.»

Ce retard, constate-t-elle, est particulièrement évident dans le nord de Paris et en banlieue nord, probablement à cause de la structure de la population : renvoyer le patient dormir chez lui tout en continuant à le soigner dans la journée est plus faci-

lité de rentrer à leur domicile. Un sans domicile fixe ou une personne isolée ne peut rentrer au domicile de la même façon qu'un cadre dynamique après une intervention.»

Dans le nord de Paris, l'hôpital Bichat est placé dans le même "secteur" que Beaujon (à Clichy), Bretonneau (dans le 18^e) Louis-Mourier (à Colombes), Charles-Richet (à Villiers-le-Bel) – ce qui couvre une large zone géographique.

L'hôpital Bretonneau, en raison de sa spécificité d'hôpital destiné aux personnes âgées, est moins concerné par la réforme, mais devrait cependant connaître quelques réductions d'effectifs ; déjà certaines fonctions (concernant par exemple le jardin) ont été "externalisées", sous-traitées à des entreprises privées.

Lariboisière est dans le même secteur que Fernand-Widal (qui doit disparaître) et Saint-Louis (qui devrait se replier sur ses spécificités, dermatologie, grands brûlés, cancers, urologie). Malgré la diminution globale des effectifs sur cet ensemble, Lariboisière devrait donc, lui, s'agrandir. Une aile supplémentaire sera construite. ■

Suite du dossier en page 4 : interview du professeur Ghanem

Chambres individuelles : ce sera plus cher

Une des mesures décidées pour renflouer les budgets des hôpitaux parisiens entre en vigueur dès le 1^{er} février dans cinq établissements, dont Bichat et Bretonneau, et sera ensuite étendue à l'ensemble : le choix d'une chambre individuelle, si ce choix est fait par le patient pour des raisons de confort et non pour des raisons médicales, entraînera une surfacturation de

45 € par jour, non remboursés par la Sécurité sociale. Ce système est déjà pratiqué dans la grande majorité des hôpitaux de province et des cliniques privées. Le tarif fixé pour les établissements de l'AP-HP est dans le bas de la fourchette des prix pratiqués ailleurs, affirme la direction.

Comment les mutuelles suivront-elles ? ■

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Lilaafa Amouzou, Stéphane Bardinet, Fabrice Benoist, Virginie Chardin, Nicolas Chastagnier, Djimmy Chatelain, Patricia Cherqui Tessa Chery, Cendrine Chevrier, Michel Cyprien, Claire Dalla-Torre, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Dominique Delpirou, Sophie Djouder, Christophe Dutheil, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Jacqueline Gambin, Gérard Gaudin, Michel Germain, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Fouad Houiche, Maïté Labat, Marie-Pierre Larrivé, David Le Doaré, Mathieu Le Floch, Bruno Lemesle, Daniel Maunoury, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Robert Sebbag, Pascal Zingile.

● **Rédaction en chef** : Marie-Pierre Larrivé. ● **Maquette** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Marie-Odile Fargier, présidente, Marika Hubert, vice-présidente, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe. ● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

Le bulletin d'abonnement est en page 26.

Les petites annonces et le courrier sont en page 27.

À VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS



Miloea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15 rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31



Entretien avec...

Le docteur Ghanem : Priorité aux critères médicaux et non aux critères comptables

Mohamed Ghanem est chef de service à Lariboisière et élu municipal (sur la liste UMP) du 18e.

Le docteur Mohamed Ghanem est un chef de service respecté de chirurgie cardiaque à l'hôpital Lariboisière. Il est aussi conseiller d'arrondissement du 18e arrondissement, élu sur la liste UMP. Il se montre critique envers les orientations actuelles concernant les hôpitaux, déterminées par «cent pages de décrets». Il nous dit qu'il a fait part de son point de vue auprès de Mme Bachelot, à l'époque ministre de la Santé, lors d'un passage de celle-ci dans le 18e.

Le 18e du mois : L'heure est à des réformes fondamentales du fonctionnement des hôpitaux, à Paris comme dans toute la France.

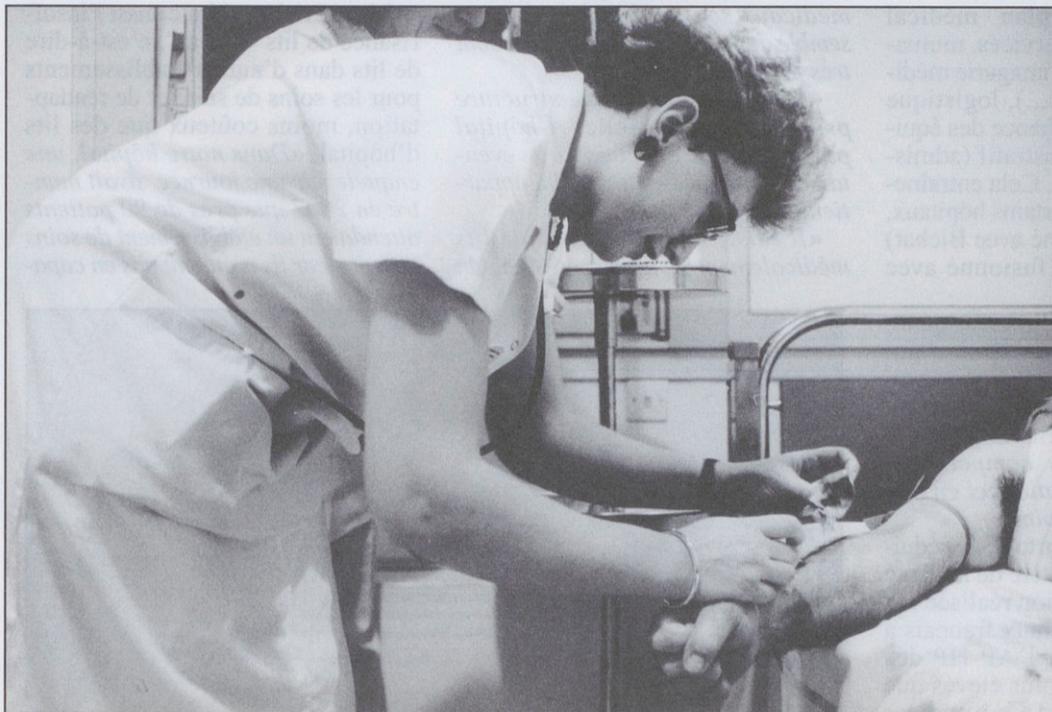
Dr Ghanem : Qu'une réforme soit nécessaire, c'est évident. Notre système de santé coûte cher, la Sécurité sociale accumule les déficits. Des économies sont nécessaires, mais doivent être faites là où il faut, et pas au détriment de la qualité des soins.

Le système de tarification "à l'activité", établi par le ministère, pose de gros problèmes. Un hôpital n'est pas une entreprise. Il est une structure qui, à la limite, ne peut que souhaiter voir diminuer le nombre de ses usagers, de ses "clients" – mot que je n'aime pas. Si on a moins de malades, cela signifie que le système de santé publique est efficace. Or, la tarification à l'acte risque d'obliger, si on veut maintenir le budget, à rechercher des malades "rentables", ou à faire payer des actes dont le patient n'a pas besoin.

Comment codifier l'activité ? C'est très difficile. Une opération chirurgicale sera généralement codifiée à un tarif plus élevé que de simples soins. À la limite, si vous avez un patient qui arrive avec un pied malade, vous aurez davantage intérêt à lui couper le pied qu'à le lui soigner pour le lui conserver.

En outre, cela oblige à une paperasserie compliquée. C'est le personnel médical, et non le personnel administratif, qui doit obligatoirement établir la facturation, ce qui laisse moins de temps à consacrer aux patients.

Tous les collègues se plaignent. «Maintenant, bien remplir les dossiers va être plus important que bien soigner les malades.» Or, il vaut mieux que les personnels soignants soient aux côtés des malades plutôt que devant les ordinateurs.



Noël Monier

«Il vaut mieux que les personnels soignants soient au côté des malades plutôt que devant des ordinateurs...»

Dans votre secteur, la cardiologie, comment cela peut-il se traduire ?

Pour qu'un centre de cardiologie soit agréé, il faut, dit un décret, qu'il ait une activité suffisante, qu'il fasse plus de 350 "angioplasties" (interventions) par an. Une étude en 2008 démontrait qu'on faisait trop d'actes non nécessaires. À la suite de cela, le nombre d'angioplasties avait diminué. Avec la réforme, on va le voir à nouveau augmenter.

Un médecin chef de service a besoin d'un budget pour fonctionner. Il y a des interventions qui, à l'évidence, sont à faire, et d'autres qui, à l'évidence, ne doivent pas être faites. Mais 10 ou 15 % des cas sont à l'appréciation du médecin, qui doit rester juge de décider en fonction de critères médicaux et non de critères de rentabilité.

Que pensez-vous des regroupements d'hôpitaux en "secteurs" ?

Cela ne devrait pas être décidé administrativement, mais selon un projet médical discuté d'abord par les médecins et avalisé ensuite par l'administration.

Des questions se posent : si on fusionne deux services, est-ce que les deux structures demeurent mais avec un personnel commun et certains moyens techniques communs ? Ou est-ce qu'on ferme l'un, au risque que les patients ne suivent

pas ? Dans la fusion Bichat-Beaujon par exemple, on risque de voir les patients de Beaujon aller vers des cliniques privées.

Nous autres médecins, nous devrions coopérer à la mise en place de regroupements en pensant au service public, et non à l'intérêt de chacun dans son service, avec son matériel, son personnel. Si on nous propose une restructuration qui ne pèse pas sur la qualité des soins, il nous faut l'accepter. Mais dans le cas contraire, non.

Le découpage actuel des secteurs n'est pas forcément le meilleur. J'ai rencontré des collègues de Bichat. Visiblement, il faut entre Bichat et Lariboisière un département DHU commun qui, compte tenu de ce qui existe, devrait être à Bichat. Mais il faudrait aussi un service de rythmologie commun, qui actuellement n'existe pas à Bichat, alors que Lariboisière est le premier SAU (service d'accueil des urgences) en cardiologie à Paris.

Or le découpage ne prévoit rien de commun entre ces deux hôpitaux, pourtant très proches. On devra installer à Bichat un service de rythmologie, avec du matériel lourd, très coûteux. Où est l'économie ?

Quels autres problèmes voyez-vous ?

La démographie médicale baisse. Pendant longtemps, l'enseignement de la médecine a été enserré dans un "numerus clausus" rigoureux : il ne fallait pas faire trop de médecins,

alors on éliminait sauvagement. On en est arrivé à des pénuries, on le voit par exemple chez les médecins généralistes, on le voit aussi dans les hôpitaux. Certaines filières sont délaissées par les étudiants, ou souffrent de l'attractivité du secteur privé.

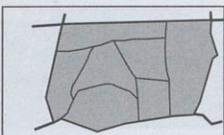
Actuellement de nombreux postes ne sont pas pourvus. Les chefs de service se tirent les cheveux pour boucher les trous, ne choisissent plus forcément celui qui sera le plus compétent et qui s'intégrera le mieux à l'équipe. De ce fait, l'autorité du chef de service baisse, il y a des services où personne ne veut prendre la tête.

Or, la règle va être maintenant de confier le maximum de pouvoir, y compris dans les nominations, aux directeurs d'établissements, forcément motivés par des critères de gestion plus que des critères médicaux. Chacun est certes assisté d'une Commission médicale d'établissement. Mais tout de même, ce système peut poser des problèmes ici ou là, selon la qualité du directeur.

En conclusion ?

On ne peut pas remplacer la conscience des gens par des décrets. On ne fera pas d'économies réelles si l'on n'a pas l'adhésion du personnel médical et para-médical. Une réforme vraiment efficace devrait être axée en priorité sur l'éthique et sur la formation.

(Recueilli par Noël Monier)



ABONNEZ VOUS TOMBOLA EN JUIN

Le 18e du mois a besoin de ses lecteurs. La disparition, année après année, d'un certain nombre de marchands

de journaux entraîne une irrégularité dans nos ventes. Pour y faire face, il nous faut développer les abonnements. **Abonnez-vous** : vous serez

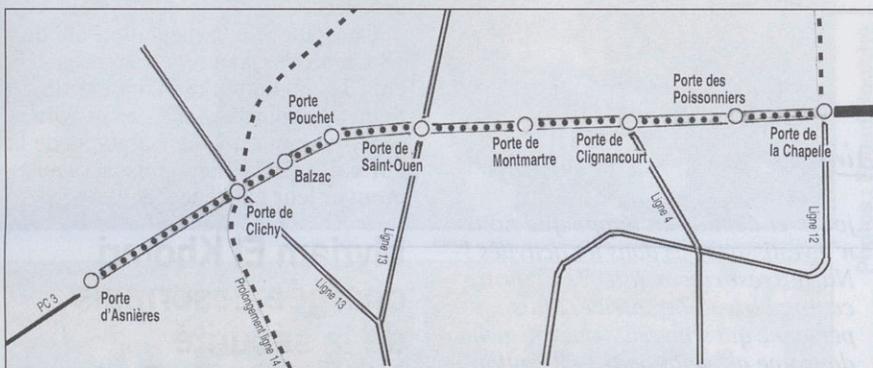
sûr(e) de ne manquer aucun numéro, et de notre côté cela nous aide à y voir clair.

Un tirage au sort sera effectué parmi les nouveaux abonnés de décembre à juin. Le gagnant recevra un dessin original encadré de notre illustrateur Paul Dehédin, cadeau d'une valeur de 300 €.

Le bulletin d'abonnement est en page 26.

Le tramway jusqu'à la Porte d'Asnières : échéance 2017

Le tramway va atteindre la Porte de la Chapelle en 2012. Mais une troisième tranche de travaux est déjà à l'ordre du jour : jusqu'à la Porte d'Asnières. Mise en service prévue dans un peu moins de sept ans.



Le futur tronçon comportera huit stations, indiquées ici avec les correspondances métro (y compris le futur prolongement de la ligne 14).

La concertation sur le projet de prolongation du tramway jusqu'à la Porte d'Asnières est engagée. La première réunion a eu lieu dans le 18e, le 17 janvier, au collège Utrillo. Un budget a été voté par le Conseil de Paris pour les études en vue de la création de cette ligne.

On n'en est encore qu'au stade des études et de la concertation. Le "tour de table" pour le financement des travaux n'est pas bouclé. Outre la Ville de Paris et la région Ile-de-France, on ne sait pas si l'État participera au financement. Il ne l'a pas fait pour la tranche actuellement en construction entre Porte d'Ivry et Porte de la Chapelle.

Mais, quelle que soit la décision du gouvernement quand la question sera officiellement posée, il paraît certain que les travaux du troisième tronçon commenceront en 2013. Calendrier prévu : début des études, fin 2010 ; début des travaux, fin 2013 ; mise en service, fin 2017.

Quatre ans de chantiers

Certains se sont étonnés de la durée des chantiers : quatre ans. La construction du tronçon actuellement en chantier, Porte d'Ivry-Porte de la Chapelle, qui fait plus de

14 km, aura duré quatre ans (début 2009 à fin 2012). Or, le futur tronçon jusqu'à Porte d'Asnières ne fera que 4,7 km. Pourquoi faudra-t-il autant de temps ? C'est qu'en réalité, il ne s'agit pas d'un chantier qui avance d'un lieu à un autre au fil du temps. Il a commencé à peu près à la même date à chaque endroit du

Le financement des travaux n'est pas encore bouclé. L'État y participera-t-il ?

tracé, et les travaux durent quatre ans en chaque endroit.

Les trémies comblées

Entre la Porte de la Chapelle et la Porte de Clignancourt, la voie du tramway se situera en "latéral", le long du trottoir sud, comme c'est le cas à l'arrivée Porte de la Chapelle. Mais après la Porte de Clignancourt, la voie deviendra "axiale", au centre du boulevard.

Les passages souterrains existant à certains carrefours, ce qu'on appelle les "trémies", seront comblés. Il y en a cinq sur le tracé prévu. Ces "trémies" sont pour beaucoup dans

le fait que les boulevards des maréchaux (Ney, Bessières, Berthier...) représentent une vraie coupure urbaine, une fracture entre les quartiers situés d'un côté et de l'autre : l'espace occupé au centre du boulevard par les accès aux tunnels gêne la traversée par les piétons.

«Le tramway n'est pas seulement un moyen de transport. Il participe aussi à la restructuration des quartiers qu'il dessert.», dit Annick Lepetit, adjointe au maire Delanoë chargée des transports.

Les travaux du tramway sont aussi l'occasion de réaménager les trottoirs, planter des arbres supplémentaires, améliorer l'éclairage...

613 000 habitants

Le territoire que desservira ce troisième tronçon du tramway compte 613 000 habitants et 384 000 emplois. Du fait de la construction de nouveaux ensembles immobiliers (Porte Pouchet, ZAC des Batignolles), sa population devrait augmenter de 5 % à l'horizon 2016.

Le tramway effectuera son trajet à 18 km/h, avec une régularité bien supérieure à celle des bus (une rame toutes les quatre minutes) et beaucoup plus de place pour accueillir les voyageurs.

Plusieurs intervenants à la réunion de concertation ont regretté que le tronçon n'aille pas jusqu'à la Porte Champerret, où il existerait une connexion avec le métro - ce qui n'est pas le cas à la Porte d'Asnières. Réponse : les moyens financiers ne sont pas illimités, on ne peut pas tout faire en même temps. Le coût envisagé pour ce tronçon est de 100 millions d'euros. ■

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, expositions, manifestations, qui nous sont communiquées par des associations ou organismes divers.

Conseils de quartier

- Charles-Hermite Évangile, jeudi 3 fév., à 19 h, à l'espace jeunes Charles-Hermite, 54 bd Ney. Thème : espaces verts, pollution
- Porte Montmartre-Porte de Clignancourt, jeudi 10, à 19 h, à l'école Binet B, 60 rue René-Binet. Thème : le marché.

3 février : TV numérique

Séances de formation pour le passage (8 mars) à la TV tout numérique, jeudi 3 février à la mairie (salle Poulbot) à 9 h 30, 11 h, 14 h et 15 h 30. Gratuites, données par des agents de France-Télé numérique. Inscriptions au 01 53 41 17 82 ou par mail : dominiquelemoine@paris.fr.

5 février : La Tunisie, débat à Saraaba

"Révolution tunisienne, révolution africaine", thème d'une conférence qui aura lieu samedi 5 février à 18 h, à Saraaba, 19 rue de la Goutte d'Or.

9 et 24 février : Poésie avec la Ruche des arts

- Mercredi 9 février, à 21 h, au Bab'ilo, 9 rue du Baigneur, scène ouverte poésie. Thème : la parole.
- Jeudi 24, à 21 h, au Bab'ilo, spectacle poésie et chansons avec Sabine Miniconi.

Jusqu'au 4 février : Exposition tramway

Dans le hall d'accueil de la mairie, exposition sur le projet d'extension du tramway jusqu'à la Porte d'Asnières. (Voir l'article ci-contre.)

4 février : Débat sur le capitalisme

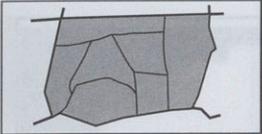
Débat sur le thème "individus, capitalisme, émancipation" organisé par la Société Louise-Michel et la Maison Verte avec historiens, sociologues, anthropologues, vendredi 4 février, de 19 h à 22 h 30, à la Maison verte, 127 rue Marcadet.

5 février : Lecture à la bibliothèque La Rue

Lecture de passages de *La jeunesse d'Adrien Zograff*, textes écrits entre 1926 à 1930 par l'écrivain roumain Panaït Istrati, roman initiatique sur l'apprentissage de la justice et de la liberté. Samedi 5 février à 15 h 30, à la bibliothèque anarchiste La Rue, 10 rue Robert-Planquette.

25 février : Le cinéma

Découverte du 18e et du cinéma dans le 18e à la bibliothèque Clignancourt, 29 rue Hermel, vendredi 25 février, à 18 h : projection de photos de Jibé sur l'arrondissement puis conférence de Daniel Chocron sur les films traitant de notre arrondissement. ■



Les glaneurs

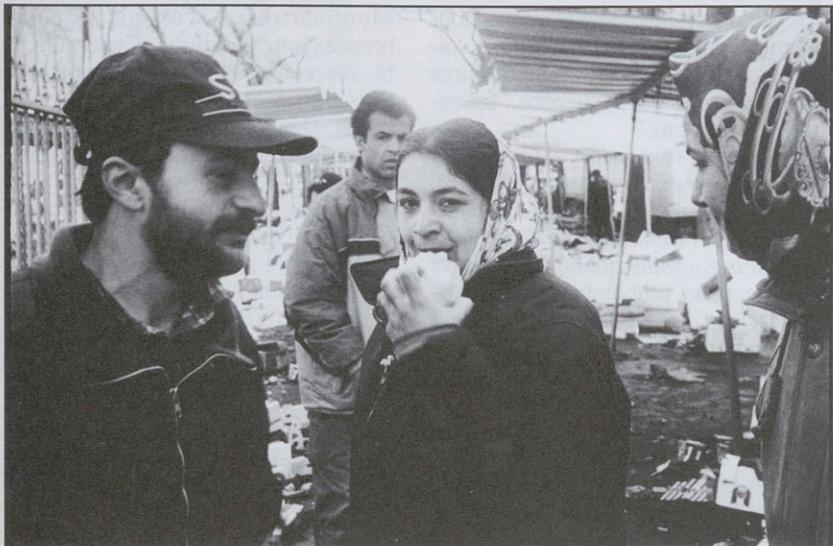
Notre photographe Fouad Houiche a réalisé ce reportage, au fil des mois, et photographié les "glaneurs", ces personnes démunies qui ramassent, à la fin des marchés, fruits et légumes (trop mûrs, un peu blets, un peu écrasés ou fripés) qui n'ont pu être vendus. Parfois, les commerçants pratiquent la solidarité et mettent quelques

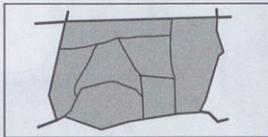
produits de côté à leur intention.

Des glaneurs, il y en a toujours eu, mais leur nombre augmente. De plus, ce ne sont plus uniquement des SDF, des "clodos", mais aussi des travailleurs pauvres, des retraités, des étudiants... La crise, la précarité touchent de plus en plus de gens, réduits à glaner pour manger. ■



Photos : Fouad Houiche





Berthet : la belle en images pour un ancien prisonnier

Histoire d'un gars mal parti dans la vie et dont le talent pour le dessin lui a permis de "s'évader" de prison et de s'engager dans une carrière dans la BD.

Histoire oh combien mouvementée que celle de Berthet, en passe de devenir une icône de la bande dessinée. Une exposition à la galerie 3F la raconte.

34 ans aujourd'hui, il est né et a toujours vécu dans le 9-3... Bac loupé, recherche d'emploi sans succès, errance : les mauvaises habitudes sont vite acquises. De larcin en larcin, tout se termine devant le juge. Et Berthet intègre la prison.

Dès la porte franchie, il prend conscience qu'il entre dans un système qui risque de le broyer. Il comprend que tout ce qu'il tentera pour sa réinsertion permettra une remise de peine. Il décide de reprendre ses études.

Il repasse le bac puis obtient un BTS commercial. Berthet termine toujours les cours plus vite que les autres, il en profite pour revenir à ses amours d'antan : croquis et dessins. Les codétenus et les professeurs lui trouvent du talent et l'encouragent à continuer dans cette voie. Mais lui, l'autodidacte un peu dilettante («*C'est dans ma nature*»), il n'est pas convaincu, il ne croit nullement en ses coups de crayon, en ses coups de plume, et pourtant !

Premières expos en prison

Un jour, un gardien qui inspectait sa cellule le voit dessiner, le félicite et lui demande d'écrire une histoire. Berthet présente la caricature du gardien et la sienne, accompagnées de réflexions pertinentes sur la prison. Le gardien montre la planche aux autres détenus et au personnel pénitentiaire. Voilà Berthet inscrit d'office au cours de dessin. Il y avait six places pour quelques neuf cents demandes.

Il se lance dans les histoires de l'univers carcéral, son quotidien est croqué avec minutie, les textes sont pleins d'un humour énergique. Tout se précipite, il participe à une première exposition de détenus, le dessin qu'il présente est acheté tout de suite. Cela le laisse pantois : «*Quelqu'un qui ne me connaît pas et qui aime mes dessins ? Je ne comprends pas.*» Deuxième exposition, six dessins exposés, rebelle, les six dessins sont achetés.

Il y a deux ans, Jean-Michel Faudemer, propriétaire de la galerie 3F, lit dans un journal l'annonce d'une exposition d'œuvres de prisonniers. Il s'y rend, apprécie le travail de Berthet et achète un dessin. Une dame l'informe qu'elle peut faire parvenir

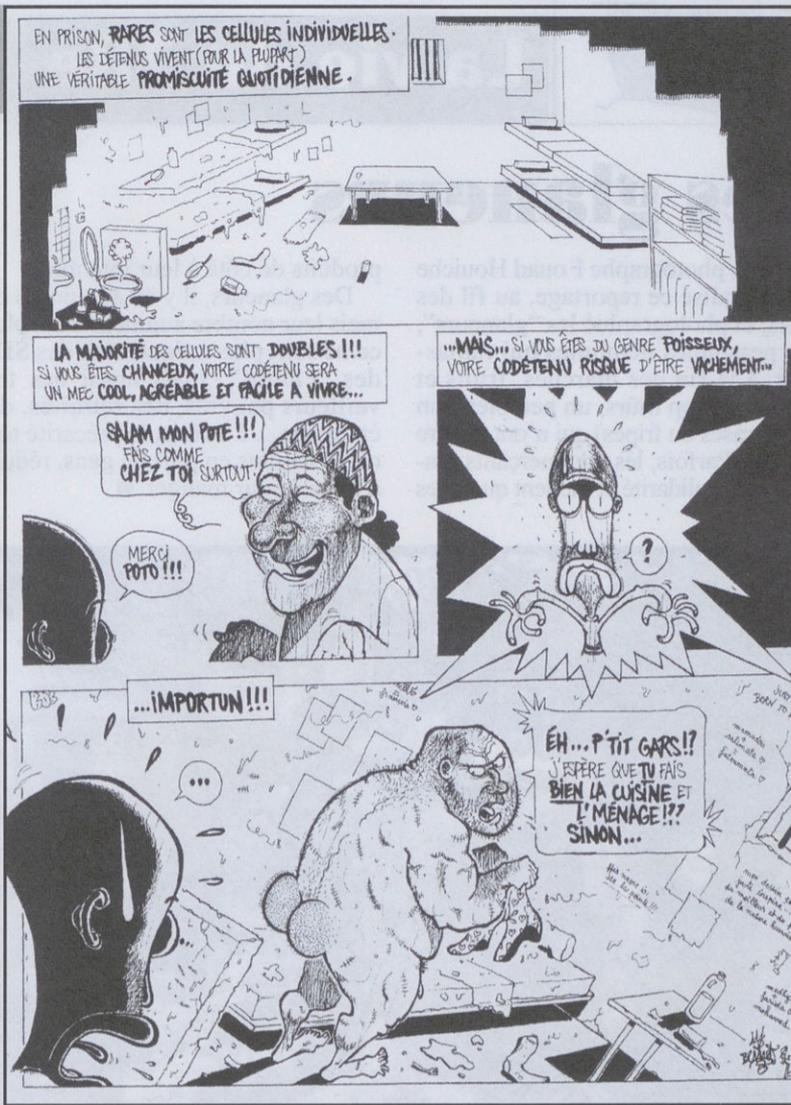
un message à ce prisonnier, elle est visiteuse de prison. Jean-Michel Faudemer encourage Berthet et lui demande de venir le voir à sa sortie de prison.

À l'air libre, enfin

Quelques mois plus tard, Berthet se présente à la 3F avec son travail. Il a dessiné, raconté son univers carcéral. Une exposition est décidée dès qu'il sera prêt. Maintenant libre, après avoir bénéficié d'une remise de peine, recevant un soutien sans faille de sa famille, il commence à prospecter pour faire éditer ses bandes dessinées.

Il participe au concours "transmurailles", il obtient un prix au salon d'Angoulême, haut lieu de la BD. Une galerie du Faubourg-Saint-Honoré, la Wild Stylerz Gallery, spécialisée dans le "street'art", accueille *Un goût de liberthet*, exposition de Berthet dessinateur, illustrateur et auteur de bandes dessinées, en novembre 2010. A chaque expo, des dessins sont vendus. TF1, Canal+, M6, TV5... font à chaque fois un sujet sur l'artiste.

Du 15 au 27 février, l'artiste pré-



sentera à la galerie 3F une cinquantaine de planches ou dessins grand format originaux, réalisés sur papier, à l'encre et au marqueur, évoquant la cité, l'univers carcéral, les "meufs" et les "cailleras", histoires inspirées de son vécu et de son expérience, sans haine et sans violence. Le coup de patte teinté d'humour de Berthet est devenu une valeurs sûre. Son premier album, *Évasion*, sur son univers carcéral, est en cours d'édition.

Un autre est en cours de finition,

Abigaëlle, la vie d'une petite nana qui grandit à la campagne et arrive en banlieue pour suivre ses études, super moche, un caractère de feu...

Parcours atypique, bel exemple de réinsertion, pourtant Berthet reste timide, réservé. Il ne réalise pas trop mais, animé d'une volonté tenace, il a réussi à abandonner les règles de la rue pour les règles de la vie.

Michel Cyprien

□ Galerie 3F : 58 rue des Trois-Frères. 06 63 22 48 68.



Il y a quinze ans, dans le 18e du mois

Le Montmartrobus se modernise

Paru dans le 18e du mois n° 15, février 1996.

Arrivant à l'arrêt essoufflé, le vieux monsieur grimpe dans le petit bus vert. «*Ah, mais il fallait plutôt me faire signe d'arrêter !*», lui reproche amicalement le machiniste. Jean-Michel connaît bien ses habitués. C'est surtout pour cette qualité des rapports humains qu'il a choisi, il y a sept ans, de "faire" la ligne du Montmartrobus. Jean-Michel aime ce service urbain. Il a noué des amitiés tout au long de l'itinéraire...

Mais tout n'est pas rose. Les circonvolutions du parcours exigent des machinistes une dextérité inouïe pour escalader les ruelles étriquées de la Butte, dégringoler les flancs raides de l'Abreuvoir ou offrir le grand frisson dans le tournant qui surplombe l'escalier de la rue Drevet. Une lon-

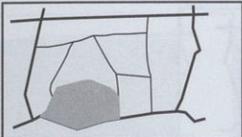
gue habitude et une parfaite connaissance du terrain ne suffisent pas pour négocier certains virages : qu'une voiture soit garée quelques centimètres de travers et c'est le suspens : passera-t-elle ?

«*Parfois, lorsqu'on est passé au millimètre près, nous confie Philippe, le plus ancien de la ligne, les applaudissements retentissent, comme dans un Boeing.*» Mais quand ça ne passe vraiment pas, tout le monde doit descendre et finir à pied. Ceux qui ont de la peine à marcher restent avec le machiniste et attendent. Comme cette fois où une voiture garée dans l'angle de la rue Chappe (une des "bêtes noires" de l'itinéraire) a bloqué le Montmartrobus pendant plus de trois heures !...

Depuis sa création en 1983, le Montmartrobus a connu de nombreuses améliorations. Cette année-là, les véhicules étaient beaucoup plus petits et il n'existait que six arrêts. Dès l'année suivante, il a fallu augmenter le nombre des stations, mettre en place des véhicules plus grands, augmenter les fréquences... Des aménagements de voirie ont été réalisés, d'autres sont à l'étude...

Innovation considérable, on nous annonce pour très bientôt la mise à l'essai d'un véhicule entièrement électrique, le premier de ce type en Europe ! ■

PS : Actuellement, la totalité des voitures en service sur le Montmartrobus sont à traction électrique.



Harcèlement policier en continu pour les patrons du Nouveau Carillon

Contrôles incessants, fermetures abusives : les patrons du bar-restaurant veulent jeter l'éponge et vendre.

Ils n'en peuvent plus, ils ne supportent plus. Harcelés en continu par la police, subissant contrôle après contrôle et sanctions administratives tout autant à répétition qu'injustifiées, les patrons du *Nouveau Carillon*, le bar-restaurant du 1 rue des Abbesses, veulent s'en aller.

Ils ont mis l'établissement en vente il y a quelques mois... Pierre Delrieux raconte et revient au départ du problème.

Tout a commencé (après quelques contrôles tâtilons toutefois) dans la nuit du 9 au 10 novembre 2009. Il était 1 h 45 du matin, la patronne, Gitanjali Delrieux, fermait. Trois policiers surviennent, l'accusant de fermeture tardive, après l'heure autorisée de 2 h du matin ! Un des policiers insulte la jeune femme, d'origine indienne, se moque de son prénom, de son pays qui «ne vaut rien».

Injures racistes et procès-verbal, contesté absolument par Pierre et par Gitanjali, qui portent plainte et saisissent le procureur de la République... mais "double peine" pour eux : alors même qu'une enquête de l'IGS est en cours, le *Nouveau*

Carillon subit une fermeture administrative du 13 au 28 avril. Au bout de dix jours, elle est suspendue par la justice administrative, comme "illégal et abusive", ce qui n'empêchera pas des policiers de venir, le jour de la réouverture, exiger de refermer (voir le 18e du mois de janvier, février et mai 2010).

Accusés de travail dissimulé

Le 5 octobre dernier, contrôle de l'URSSAF. «Les agents de l'URSSAF sont venus à quatre, accompagnés de vingt policiers et du commissaire adjoint du 18e, il ne manquait que le GIGN», déclare Pierre Delrieux. On l'accuse d'employer deux Bengalais sans-papiers sans les avoir déclarés. On place Pierre Delrieux en garde à vue. Il y reste dix heures. «À ma sortie, on me tend une convocation en correctionnelle et une amende en redressement de l'URSSAF de 8 000 €. Un mois plus tard, je

passé en jugement et je suis relaxé, ayant pu prouver au juge que j'avais envoyé, bien avant le contrôle, un dossier de régularisation à la Direction départementale du travail, sans réponse d'ailleurs.»

Pas de travail dissimulé donc. Affaire classée ? Mais non, la préfecture lui signale qu'il devra subir une nouvelle fermeture administrative, pour les faits mêmes dont il a été blanchi. Celle-ci devrait avoir lieu en février ou mars et durer deux mois, alors que la sanction pour ce genre de délit (s'il existe), est en général une amende.

Les Delrieux avaient un acheteur bien décidé à conclure mais il s'est alors désisté.

Policiers poursuivis pour racisme

Pourquoi cet acharnement ? «Simple», souligne le restaurateur. Après l'enquête de l'IGS, le procureur a décidé de poursuivre les poli-

ciers incriminés dans l'affaire de novembre 2009. Ils passeront en procès en avril prochain pour "injures raciales" et "faux en écriture". La tactique de la police est claire : prendre les devants et salir notre réputation avant le procès, discréditer nos témoins.»

Punis pour avoir osé protester

Les époux Delrieux ont obtenu le soutien de Daniel Vaillant, disent-ils. Christophe Caresche, député (PS) du 18e, et Ian Brossat, conseiller de Paris et élu (PCF) de l'arrondissement, ont saisi le préfet de police, Michel Gaudin, et le commissaire du 18e, Matthieu Clouzeau. «M. Caresche a rencontré le commissaire Clouzeau. Celui-ci lui aurait répondu qu'il n'était pas au courant de la décision de justice me relaxant. Elle est pourtant affichée sur notre porte. Incroyable ! Dans quel monde vit-on ? Le 18e serait-il une république bananière ?», se demande Pierre Delrieux.

Il reste optimiste : «Ils se ridiculisent, ils ne cessent de faire des erreurs, cela nous sauve.» Toutefois, il demande : «N'ont-ils rien d'autre à faire que nous harceler ? N'y a-t-il rien de plus important pour la police ? Veulent-ils simplement se venger parce que nous avons osé protester ? Faudrait-il se taire, tout accepter et dire merci ? Je me demande si d'autres commerçants du quartier ont subi, et fait profil bas pour ne pas subir plus. Je n'ose penser que la couleur de peau de mon épouse a une incidence sur leur comportement.»

Marie-Pierre Larrivé

5 et 6 février : l'Écosse à Montmartre, des Highlands sur la Butte



Noël Monier

L'affaire du Malheur des dames, fin finale

Fin finale d'un feuilleton judiciaire et happy end pour *Au Malheur des dames* et pour Lalie Walker, l'auteur de ce roman policier situé dans le quartier des tissus vendus au mètre.

Les propriétaires du Marché-Saint-Pierre, où se déroulait l'action du roman (sorti chez Parigramme en octobre 2009), avaient porté plainte pour «préjudice moral et atteinte à l'image». Ils réclamaient la saisie du livre et deux millions d'euros de dommages et intérêts. Finalement, le 19 novembre 2010, ils avaient été déboutés devant la 17e chambre du tribunal administratif et même condamnés à verser 3 000 € à l'auteur et son éditeur.

Ils pouvaient faire appel. Ils ont décidé de ne pas le faire.

«Au bonheur des dames... au moins d'une», déclare Lalie Walker sur son site. *L'affaire est close, j'en suis heureuse. Tant de tracas et de pression pendant un an, mais au moins la jurisprudence a été renforcée pour les auteurs de fiction, la liberté d'expression et de création.* ■

Sixième édition, samedi 5 et dimanche 6 février, de *l'Écosse à Montmartre*, manifestation ludique et culturelle se déroulant tous les deux ans à l'occasion du Tournoi des Six nations et du match France-Écosse (qui se déroule une année sur deux au Stade de France).

Organisée par l'association *Un village dans Paris, Montmartre* et son président, Michel Cadin, elle attire à chaque fois quelque des milliers de visiteurs.

Kilts et tartans, fifres et cornemuses au programme, sans oublier le whisky

et la panse de brebis farcie.

Samedi, grand défilé en musique de l'esplanade du Sacré-Cœur à la place des Abbesses (départ 10 h), puis une retraite aux flambeaux, du pont Caulaincourt à la place Charles-Dullin (arrivée vers 18 h 30). 250 participants, venus d'Écosse, d'Irlande, de Suisse et de France. Dimanche, dégustation de whiskies à la Commanderie du Clos-Montmartre (15 h) et repas écossais au restaurant du Moulin de la Galette en soirée.

□ www.ecosse-montmartre.com

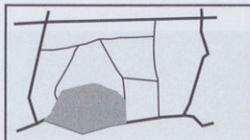
Commerçants, artisans, associations,

CET ESPACE PEUT ÊTRE LE VÔTRE.

Cet espace publicitaire (un seizième de page) vous coûtera 50 € TTC.

Trois annonces successives donnent droit à une quatrième gratuite.

Demandez-nous le détail des conditions. 01 42 59 34 10. dixhuitdumois@libertysurf.fr



Montmartre

Famille Mary s'installe rue Lepic : du miel à Montmartre

Une nouvelle boutique vient de s'installer rue Lepic. Finis les chocolats Léonidas, bienvenue au miel de *Famille Mary*, apiculteurs de grand-père en petit-fils dans le Maine-et-Loire, à côté de Cholet.

En 1921, Jean Mary avait commencé avec quelques ruches seulement. Aujourd'hui, la famille en possède mille et a ouvert à travers la France vingt-trois boutiques, la dernière au 18 rue Lepic, inaugurée le 17 décembre.

On y vend trente-cinq miels différents (toutes fleurs, lavande, thym, oranger, citronnier, pin, châtaigner, chêne, caféier même), produits de

leurs ruches et également d'autres apiculteurs partageant le même esprit : respect de l'environnement, de l'agriculture durable et... des abeilles bien sûr. Les miels doivent provenir de ruches installées dans des endroits préservés de pesticides (les abeilles butinent dans un rayon de 3 à 5 kilomètres) et ils sont sélectionnés et analysés dans les laboratoires de *Famille Mary*.

Du miel donc, y compris du miel vendu en vrac "au poids" dans deux fontaines installées devant la boutique, et puis des pains d'épice, des nonnettes, des confitures, des bonbons... Mais ce n'est pas tout, *Famille Mary* vend d'autres

produits de la ruche : du pollen, de la gelée royale et de la propolis. Ce sont les "aliments-santé" de la ruche. Le pollen est un désintoxiquant pouvant lutter contre les allergies. La gelée royale, qui permet à la reine de vivre trente à quarante fois plus longtemps que les ouvrières, est un stimulant de l'énergie vitale. La propolis, résine récoltée sur les bourgeons, est un antiseptique, un désinfectant.

Tout cela est conditionné en poudre, gélules, sprays, huiles essentielles, infusions ou pour fabriquer des cosmétiques, à notre intention, nous les humains.

□ 18 rue Lepic. 01 42 57 50 31.

Recrutement d'artistes invités temporairement place du Tertre

La mairie du 18^e recrute, comme chaque année, des artistes (peintres, portraitistes, silhouettistes) qui seront invités à occuper temporairement quelques-uns des emplacements réservés, sur la place du Tertre, aux 298 personnes accréditées dans le "Carré aux artistes".

Cinq artistes seront donc retenus pour venir en haut de la Butte, chacun pendant quinze jours maximum (un artiste par quinzaine) entre le 15 novembre 2011 et le 15 mars 2012. Le reste de l'année, ce sont les terrasses des restaurants qui occupent les lieux.

Les invités doivent envoyer leur candidature avant le 15 février avec copie de la carte d'identité et des

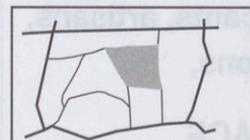


Tessa Cherry

diplômes en arts plastiques obtenus, un CV avec références artistiques (expositions, prix...), des photos de leur travail et un engagement à réaliser sur place et exposer des œuvres originales.

□ Candidatures à envoyer à :

Direction du développement économique, de l'emploi et de l'enseignement supérieur, bureau des activités commerciales sur la voie publique, 8 rue de Citeaux, 75012 Paris.



Simplon

Atelier Dalo : cours de céramique

Tourner, modeler puis décorer. Fabriquer des coupes et des vases émaillés ou des objets ornementaux : l'Atelier Dalo, installé depuis début février au 44 rue du Simplon, vous apprend l'art de la céramique. Styles Art nouveau, Art déco et art contemporain au programme.

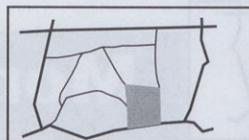
Constitué en association, l'atelier est ouvert tous les soirs, le samedi toute la journée et le dimanche après-midi. Il dispense des cours, depuis les rudiments

jusqu'au perfectionnement. La terre, les émaux, les outils sont fournis et ceux qui veulent créer de façon autonome peuvent utiliser four et matériel d'un atelier professionnel.

Les cours coûtent de 90 € pour un mois (10 heures) à 800 € pour un an (100 heures). L'atelier organise également des stages d'une semaine (300 €) pour tout savoir sur les émaux, leur recherche, leur fabrication, leur utilisation. ■

Troc livres chez Simplon en fêtes

Troc-livres samedi 12 février (10 h à midi) au local de l'association Simplon en fêtes, *La Charbonnière*, à l'angle des rues de Clignancourt et du Simplon. On apporte des livres, on en emporte d'autres. Cela a lieu les deuxièmes samedis du mois, et le choix est grand : romans, essais, livres pratiques, albums pour enfants... ■



Goutte d'Or - Château-Rouge

Un "salon social Joséphine" bientôt à la Goutte d'Or

Vers mi-février va s'ouvrir, 30 rue de la Charbonnière, un "salon social" qui proposera des soins de beauté accessibles aux femmes manquant de moyens financiers. Lucia Iraci, fondatrice de l'association *Joséphine pour la beauté des femmes*, a collaboré pendant vingt-cinq ans avec des grands créateurs et photographes : Christian Dior, Yves Saint-Laurent, Bettina Rheims, Peter Lindberg...

« J'avais mon nom dans les magazines, dit-elle, je travaillais avec les plus beaux mannequins. Mais étais-je capable de m'occuper de femmes de la vie de tous les jours, de femmes vulnérables, en plein désarroi ? Je veux aider ces femmes à retrouver l'estime d'elles-mêmes. »

Elle a organisé des ateliers dans son salon parisien dès 2008, et elle a ouvert son premier "salon social" dans le 17^e en décembre 2010. Celui de la Goutte d'Or sera opérationnel à la mi-février. ■

La permanence RESF déménage rue Myrha

RESF (*Réseau éducation sans frontières*) déménage. Cette structure d'aide aux familles sans-papiers ayant des enfants scolarisés était logée 8 rue Léon depuis l'été 2007, dans un local que lui prêtait une autre association du quartier, l'ADCLJC. Depuis le 6 janvier, elle est installée au 31 bis rue Myrha, dans l'ancienne librairie de Claude Mbotchak, à quelques mètres seulement de l'ancien local. RESF y dispose d'un bail d'un an.

Les permanences continuent les lundis et jeudis de 17 à 18 h. ■

Goutte d'Or j'adore : animez votre quartier

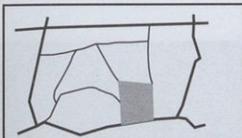
Deux week-ends, les 4 et 5, puis les 12 et 13 février, pour scander *Goutte d'Or j'adore, Château-Rouge je bouge* et découvrir comment animer votre quartier : le *Fonds de soutien aux initiatives des habitants* (FSIH), qui aide et peut financer (jusqu'à 700 €) les projets des riverains, vous invite à l'*Échomusée*, 21 rue Cavé.

Expositions, animations, rencontres avec ceux qui ont déjà réalisé des projets, possibilité d'en présenter de nouveaux. Cela peut être un repas de quartier, une fête des voisins, une sortie culturelle, un atelier d'écriture ou de slam, une exposition de photos... À vous d'imaginer.

□ Renseignements : Salle Saint-Bruno, 01 53 09 99 53. Ou équipe de développement local, 01 53 09 99 55.

Don Doudine change de numéro

La cave à vins *Don Doudine*, bien connue dans le quartier, vient de déménager, du 38 rue Myrha au 16 de la même rue.



Portraits d'anciens à l'Échomusée

Tous les anciens du quartier sont invités à l'Échomusée pour se raconter et se faire dessiner par Philippe Férin,



Photos Tessa Cherry

Pause photo, pose photo : Rachid Arar et quelques-uns de ses vieux amis.



Philippe Férin et Aïssa Ouhidi.

Rencontres, cela pourrait être le maître mot pour évoquer ce joli projet de recueil de la mémoire des anciens du quartier de la Goutte d'Or. L'association *Table ouverte*, en collaboration avec l'Échomusée de la Goutte d'Or, s'est lancée dans un véritable travail de collecte. Le matériau : les souvenirs, les impressions de personnes qui vivent dans le quartier depuis parfois plusieurs décennies.

«*Il n'y a plus beaucoup d'anciens, soit ils sont décédés, soit ils sont repartis au pays*, remarque Rachid Arar de l'association *La Table ouverte*. *Le peu d'anciens qu'il nous reste est un véritable patrimoine à conserver.*» Un projet de portraits a donc été imaginé. Philippe Férin, artiste multiscientifique de la Goutte d'Or, fusain ou peinture acrylique à la main, les dessine et entame avec eux une conversation qui pourrait débiter comme ça : «*C'est*

juste pour nous parler du quartier... du passé... du maintenant.»

Le moment est très convivial et très détendu. Une soixantaine d'habitants du quartier se sont prêtés au jeu et repartent à la maison, souvent très émus, avec un portrait d'eux sous le bras. Mais avant d'offrir le dessin, ce dernier a été scanné et Africains, Maghrébins et Européens âgés de 50 à 84 ans se côtoient maintenant sur les murs de l'Échomusée.

Projet convivial et culturel

Le but de Rachid Arar, en plus du recueil des souvenirs, est aussi de faire connaître l'art à cette population dont la principale préoccupation a été leur famille. «*Ces anciens n'ont jamais eu le temps de se frotter à l'art. Il fallait tout simplement qu'ils travaillent, qu'ils nourrissent les leurs souvent restés au pays.*»

La *Table ouverte* s'est adressée à l'Échomusée, qui propose depuis des années des projets artistiques «*On fait tout ce travail avec le savoir-faire de l'Échomusée, en termes de montage et d'équipement vidéo*», précise Rachid Arar. L'Échomusée est aussi un lieu fréquenté par de nombreux artistes du quartier. Et faire une interconnexion entre artistes et anciens de la Goutte d'Or est un volet important du projet.

Ils racontent toute leur vie

Philippe Férin est un habitué des lieux. «*Lors d'un vernissage l'an dernier, je me suis assis et j'ai commencé à faire des portraits des personnes présentes...*». Lors d'un mariage africain aussi, l'artiste a posé sur le papier les visages des femmes et des fillettes qui faisaient la fête.

«*Quand Rachid m'a parlé de son projet, son idée m'a immédiatement séduit*», raconte Jean-Marc Bombeau, animateur de l'Échomusée, très intéressé par une démarche mêlant arts plastiques et travail sur la mémoire et le territoire. «*C'est très important de travailler avec ce type d'habitants car ces gens-là disparaissent complètement dans le paysage, on ne les voit pas. Ce projet va dans la lignée de ce qu'on fait ici, fabriquer un musée du sensible. Je filme, j'enregistre tout. Pour le moment on fait une collecte.*»

Les conversations ne sont pas dirigées. Les gens racontent ce qu'ils veulent raconter : leur vie, leur quartier... comme ce Yougoslave qui s'est installé rue de Suez en 1969 et qui explique : «*J'ai vécu plus longtemps ici qu'en Yougoslavie... Je suis d'ici...*»

Il y a aussi ce retraité maghrébin arrivé rue de la Goutte d'Or en 1964. «*Depuis, je suis juste passé de la rue de la Goutte d'Or à la rue Polonceau. Le quartier des années soixante, ça n'avait rien à voir avec maintenant. Mais c'est peut-être nous qui avons changé. Et peut-être on voit les choses différemment. Quand on voit la nouvelle génération qui arrive, elle ne ressemble pas à la nôtre. Ils sont bizarres, ils ne respectent personne.*»

Et il poursuit : «*Il y avait une époque où les pères travaillaient... Du jour au lendemain ils se sont retrouvés au chômage... Quand un père voit son gosse de 20 ans qui dort jusqu'à 14 heures, il lui dit : «Qu'est-ce que tu fais ?», le gosse lui répond «Et toi ?». C'est peut-être à cause de ça que certains gosses tournent mal. Il faut peut-être aider ces gens-là.*»

«*Mes enfants et mes petits-enfants sont tous nés à Lariboisière, dans le*

10e. Moi, je suis né en Algérie, je suis né Français... Je suis arrivé, j'avais 14 ans. C'est pour ça que quelquefois je n'arrive pas à comprendre qu'on demande aux gens de "s'intégrer". Cela fait presque un demi-siècle que je suis ici. Mon père est arrivé en 1952-1954, lui c'est la première génération. Avec nous, nos enfants et nos petits-enfants, cela fait la quatrième génération... Alors pourquoi nous parle-t-on d'intégration ?»

Une fresque en projet

La réalisation de tous ces portraits n'est que la première phase du projet. Une deuxième étape, qui débutera au printemps, comprendra des ateliers avec l'association du Bois Dormoy, le jardin partagé de La Chapelle. «*On va faire une grande fresque en mosaïque, se réjouit déjà Rachid Arar. Mais avant de commencer, on attend les beaux jours.*»

Nadia Djabali

Commerçants, artisans, associations,

CET ESPACE PEUT ÊTRE LE VÔTRE.

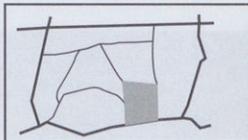
Cet espace publicitaire (un seizième de page) vous coûtera 50 € TTC.

Trois annonces successives donnent droit à une quatrième gratuite.

Demandez-nous le détail des conditions.
01 42 59 34 10.
dixhuitdumois@libertysurf.fr



Un portrait réalisé par Philippe Férin.



Polémiques sur les mosquées de la Goutte d'Or

La question des mosquées à la Goutte d'Or continue d'être au centre de polémiques et de débats. L'extrême-droite est particulièrement active sur ce sujet, auquel les déclarations de Marine Le Pen (voir notre dernier numéro) ont donné de l'écho. Localement, le Front national a diffusé dans le quartier Goutte d'Or un tract qui affirme : « Rue Myrha, les riverains sont contraints de se cloîtrer chez eux ou d'attendre la fin de la prière pour regagner leur logement. »

Affirmation mensongère. Nous avons, au 18e du mois, des amis qui habitent juste en face de la mosquée. Ils peuvent en témoigner : l'occupation d'un segment de la rue pour la prière le vendredi après-midi est certes une gêne, mais est loin d'avoir le caractère dramatique décrit par le FN !

Le tract fait appel à « la laïcité, valeur essentielle de la République française ». Référence surprenante

de la part d'un parti qui a cultivé assidûment ses liens avec les groupes intégristes catholiques, groupes dont l'hostilité à la laïcité ne fait guère de doute.

Rappelons que le FN a toujours eu des résultats électoraux très médiocres dans ce quartier : 2,81 % sur l'ensemble des bureaux de vote de la Goutte d'Or, aux municipales de 2008. Cherche-t-il à améliorer son score ?

Une autre organisation d'extrême-droite, le Bloc identitaire (de caractère groupusculaire), a envoyé par la poste un tract à des habitants du quartier, sélectionnés probablement dans l'annuaire, ou dans d'autres fichiers, en raison du caractère non-arabe et non-africain de leur nom. On y lit : « Pour que Colombey-les-2-Églises ne devienne pas Colombey-les-2-Mosquées. » et « Burqas, kebabs, mosquées, assez ! » Tout commentaire serait inutile. ■



Marine Le Pen, par ses déclarations, a donné un écho national à la polémique. (Ici, en photo lors de son passage dans le 18e, avenue de Saint-Ouen, en 2004.)

Des lecteurs nous écrivent

Nous avons reçu par ailleurs, sur cette question, deux courriers intéressants de nos lecteurs. On en trouvera l'essentiel ci-dessous

« L'appropriation de la voie publique... »

Le premier lecteur (et abonné), Jacques Lambert, nous écrit :

« L'auteur du texte paru dans votre dernier numéro minimise l'importance du phénomène de la prière dans la rue sans voir ce qu'il recouvre... Le Front national et Marine Le Pen ne constituent certes pas mes références. Mais les faits m'intéressent beaucoup plus que les opinions... »

Que cela plaise ou non, l'appropriation de la voie publique et l'interdiction subséquente d'y circuler librement – même une fois par semaine – sont anormales et illégales. On peut se poser la question de savoir pourquoi les musulmans sont autorisés à enfreindre la loi républicaine alors que d'autres, pour ne pas s'y soumettre, sont poursuivis.

La réponse est que les musulmans ne disposent pas d'assez de mosquées ou pas de mosquées suffisamment grandes. Il s'agit donc de religion. Au nom de quel principe, dans notre démocratie laïque, l'État ou une municipalité s'autorisent-ils à s'occuper de religion, à faciliter la construction d'édifices religieux, à fermer les yeux sur des emprises cul-

telles qui nuisent à l'organisation de la vie publique ?

L'État et les municipalités se conduisent-ils de la même façon avec des chrétiens, des juifs, des bouddhistes ? Des chrétiens pourraient-ils se rassembler dans une rue par manque d'un lieu de culte, ou des juifs en l'absence d'une synagogue ? La réponse est non.

Dans les pays d'Orient et du Maghreb, les non musulmans ont-ils toute liberté de manifester leur foi comme ils le souhaitent ? La réponse est non. En Algérie, en Irak, en Égypte et dans d'autres pays musulmans, les chrétiens peuvent-ils construire des églises, comme les musulmans peuvent construire des mosquées en France ? La réponse est non.

Alors, deux poids deux mesures ? Où se trouve la démocratie ? Où est l'égalité devant la loi ? Quelles sont les mesures de rétorsion prises lorsque des moines se font massacrer, lorsque des églises brûlent, lorsque les chrétiens d'Orient (qui existaient bien avant les musulmans !) sont tués ? (...)

L'auteur semble confondre l'islamophobie (la haine de l'islam) et le

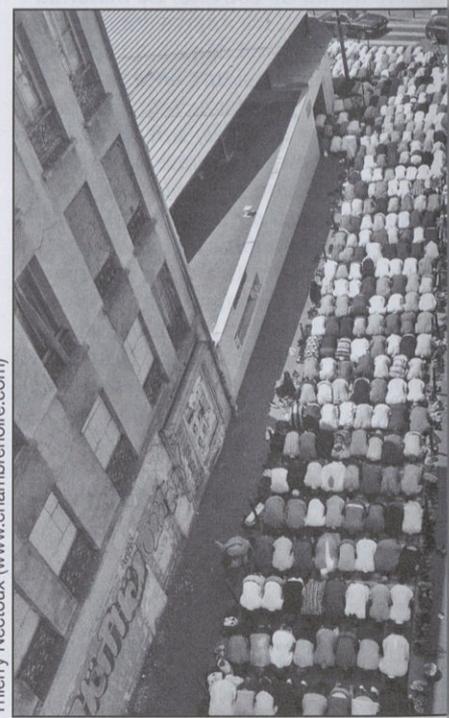
racisme. Si le racisme est condamnable – y compris le racisme anti-blancs, anti-occidentaux, anti-chrétiens, anti-Français qui se développe un peu partout et que personne ne dénonce –, l'islamophobie est un sentiment naturel et compréhensible, parce qu'il prend justement sa source dans cette haine du chrétien, du roumi, de l'infidèle. Parce que l'islam est une religion d'État qui ignore les lois laïques, les démocraties et les lois qui en découlent, qui prône l'inégalité des sexes en asservissant la femme... »

Jacques Lambert

Réponse de la rédaction

Deux remarques. D'abord, des occupations de la voie publique empêchant (provisoirement) la libre circulation ne sont pas forcément illégales. En France, où la liberté de manifester son opinion est la règle, l'organisation de manifestations de toutes sortes sur la voie publique peut être légale, sous réserve de l'accord de l'autorité compétente (à Paris, la préfecture de police). Il s'agit en général de manifestations ponctuelles, non régulières, mais cela suppose des exceptions ; par exemple, dans le 18e, les sans-papiers de la rue Baudelique manifestaient tous les mercredis...

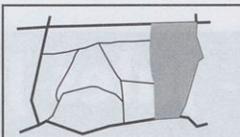
Ces manifestations autorisées sur la voie publique peuvent être aussi



Rue Polonceau, un vendredi...

des fêtes, des concerts, ou avoir un caractère religieux : c'est le cas des processions (chrétiennes, hindouistes ou autres).

Le fait que la police n'empêche pas les musulmans des rues Myrha et Polonceau de prier dans la rue le vendredi après-midi, et même, d'une certaine façon, les protège par la pose de



Les six cents logements de Chapelle international

Ce nouvel ensemble immobilier sera-t-il un vrai "mini-quartier", avec tout ce qu'il faut pour la vie collective (commerces, équipements, espaces verts...) ?

Six cents ou sept cents logements, le nombre précis n'est pas fixé, dans le nouvel ensemble qui sera construit à la place des entrepôts de l'ancienne gare de marchandises *Chapelle-international*. On en est au stade des études. L'aménageur, la SNEF (*Société nationale des espaces ferroviaires*, société immobilière de la SNCF), joue le jeu de la concertation : un "comité de suivi" se réunit régulièrement, avec des représentants des associations de quartier.

Un projet de "plan de masse" a été présenté (voir ci-contre). On y voit que ce nouvel ensemble immobilier sera très enclavé, entre d'un côté la ligne d'immeubles déjà existants le long de la rue de la Chapelle, et de l'autre côté les voies ferrées du réseau Nord.

Une seule entrée pour les voitures, au sud, près du rond-point de la Chapelle. Et une seule sortie prévue, par le nord. Y aura-t-il d'autres passages pour les piétons ? Probablement, mais pour le moment rien n'est déterminé à ce sujet.

Le toit de "l'espace de fret"

Le long des voies ferrées, la SNCF garde une bande de terrain comme *espace de fret*, entièrement couvert, pour le débarquement ou l'embarquement de marchandises dans les trains. Cet espace sera à un niveau inférieur à celui de l'ensemble immobilier : donc à demi-enterré par rapport à celui-ci, ce qui limitera les nuisances sonores.

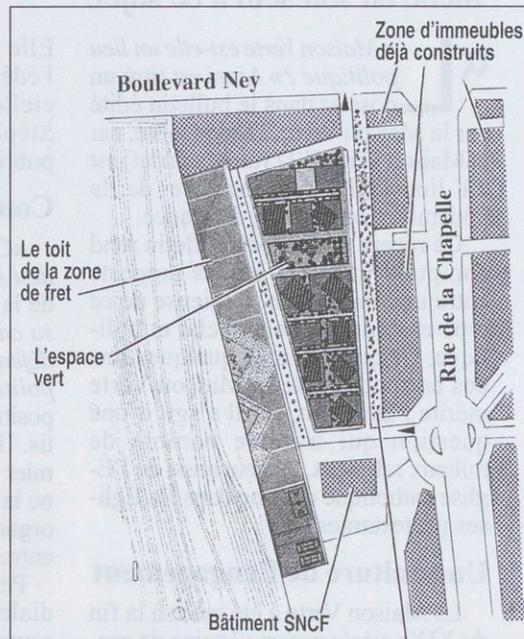
L'architecte avait promis que le toit de cet espace serait aménagé en terrasse, dont au moins une partie utilisable pour les habitants, par exemple comme espace de jeux pour les enfants. Des dessins présentés au comité de suivi évoquaient cette hypothèse. Mais actuellement la SNEF semble hésiter, en raison du coût.

La surface de Chapelle-international sera occupée essentiellement par des logements et des bureaux. L'architecte évoque un

La question de la sortie des voitures

Il est prévu que les voitures des habitants de Chapelle-international sortiront par le nord, par un pont (à construire) enjambant les voies ferrées de Petite Ceinture. Le débouché se situerait sur le boulevard Ney, derrière le terminus du tramway. Mais le prolongement ultérieur du tramway vers la Porte d'Asnières (voir page 5) ne rend-il pas cela impossible ?

Nous avons posé la question à Mme Geffroy, directrice de la voirie dans les services de la Ville de Paris. Elle nous a affirmé que ce problème est pris en compte. Il existe, selon elle, des solutions. Elle ne nous en a pas dit plus. ■



niveau bas et un niveau haut – notions encore floues. Il a été question de deux tours de 50 mètres, mais cette idée semble abandonnée : on sait que le *plan local d'urbanisme* (PLU) de Paris, qui fixe les règles en matière d'urbanisme, limite à 37 mètres la hauteur des nouveaux immeubles.

Les espaces verts ne représentent guère plus de 10 % de la superficie. C'est peu, estiment des participants à la concertation. Il s'agit d'un petit square au centre (2 600 m², à peu près l'équivalent du square de la Madone), et d'une allée plantée d'arbres (appelée "coulée verte").

Bien peu de commerces

Six cents logements, cela fait beaucoup d'habitants, notamment des enfants. En matière d'équipements collectifs, il y aura une école et une crèche. Quoi d'autre ? Rien n'est annoncé pour le moment.

Côté commerces, seulement 900 m² prévus. C'est peu, là aussi. D'autant que, tout autour, ce secteur proche de la Porte de la Chapelle est très pauvre en commerces.

Les représentants associatifs au sein du comité de suivi ont un souhait : ce nouvel ensemble doit être conçu comme un mini-quartier, avec tout ce qu'il faut pour une vie collective, pas seulement des logements. Ils ont l'impression qu'il manque dans le plan actuel quelque chose comme un "centre de ville".

Une *enquête publique* légale devrait avoir lieu prochainement. Les travaux de démolition des entrepôts ne commenceront pas avant le milieu de 2011, au mieux. La livraison des premiers immeubles est envisagée pour fin 2013 ou 2014.

□ Plus d'informations sur le site de l'Association Paris nord-est : <http://asa-pne.over-blog.com>

barrières, indique bien qu'il ya au moins une tolérance de la part de l'autorité compétente.

Deuxième remarque : la loi de séparation des Églises et de l'État (1905) a décrété que toutes les églises catholiques existant en France avant 1905 (qui avaient été construites avec financement public) seraient propriété des collectivités publiques. La majorité des églises existantes sont dans ce cas : elles appartiennent aux communes, et celles-ci financent leur entretien, en tant que propriétaires. Mais elles sont allouées au culte catholique comme auparavant. Dans le 18e, six bâtiments d'églises bénéficient ainsi de subsides publics.

Ce n'est évidemment pas le cas pour les édifices du culte musulman, tous construits après 1905. Les finances publiques ne contribuent en aucune façon à leur entretien. Ne peut-on pas parler ici de "deux poids deux mesures", d'inégalité entre les religions ?

Tel est le problème posé. La municipalité de Paris a cher-

ché un moyen d'aider les musulmans à avoir des lieux de culte, sans pour autant enfreindre la loi qui lui interdit de les financer elle-même. On peut discuter du moyen choisi. Pour notre part, au 18e du mois, nous ne l'avons pas jugé scandaleux.

Le maire du 18e déclare que, pour sa part, il n'est pas heureux de voir la rue occupée pour la prière, et que cela ne sera plus toléré lorsque les musulmans disposeront de locaux suffisants. S'il l'accepte pour le moment, tout comme le préfet de police, c'est probablement dans un souci de paix publique.

Enfin, nous ne pouvons pas être d'accord avec la fin de la lettre de notre correspondant. Que les chrétiens ne disposent pas de la liberté de culte dans des pays musulmans, cela est à condamner, surtout quand ça aboutit à des persécutions. Devrions-nous, sous prétexte de "rétorsion", demander qu'on fasse la même chose en France ?

Non, évidemment. ■

Précisions sur les futures mosquées

Deuxième lettre de lecteur, de Jean-François Loisy :

«Dans votre dernier numéro, vous mentionnez le fait que la mairie de Paris a décidé d'aider la construction de mosquées dans l'arrondissement. Cette expression mérite des précisions.

La mairie ne financera pas les espaces dédiés à la mosquée [espaces *culturels*, dédiés au culte] ; les espaces *culturels*, eux, permettront la connaissance des cultures issues de l'islam.

Dans le cas des bâtiments de l'Institut des cultures d'islam, il y a deux acquéreurs : l'association culturelle pour les surfaces dédiées aux cultures de l'islam, et l'association culturelle pour les espaces dédiés à la prière. L'association culturelle sera, au terme du processus (VEFA), propriétaire des lieux de prière au sein de l'Institut, mais cette acquisition se fera *sur fonds privés* de la communauté musulmane. Les jours d'affluence pour la prière, la communauté musulmane pourra occuper des espaces habituellement consacrés à la culture, mais elle devra verser un loyer

à l'association culturelle pour cette occupation temporaire.

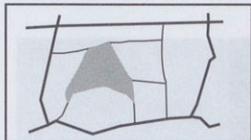
Pour les espaces *culturels*, le conseil d'administration de l'Institut des cultures d'islam comprendra des membres de la Ville de Paris, du département, et de l'Institut des hautes études en sciences sociales. Il sera présidé par M. El Karaoui, banquier à la banque Rothschild.

Pour les espaces *culturels*, une association loi de 1905 sera créée, l'AMO (*Association des musulmans d'ouverture*).»

Jean-François Loisy, groupe "laïcité" de la section PS Jean-Baptiste Clément

Note de la rédaction :

Merci de ces précisions. Nous avons parlé de «la construction de bâtiments susceptibles d'accueillir des mosquées». La mairie, si nous avons bien compris, est actuellement maître d'ouvrage dans la construction des bâtiments, mais il est prévu formellement (processus VEFA) qu'une partie de ces bâtiments sera achetée par l'association des fidèles avec ses propres fonds. ■



La Maison Verte, lieu religieux, "lieu politique" ?

Paroisse protestante qui se veut ouverte aux problèmes sociaux, la Maison Verte a rendu public le débat qui se mène en son sein à ce sujet.

« **L**a Maison Verte est-elle un lieu politique ? » Ainsi est titré un dossier dans le bulletin édité par la Maison Verte. Titre insolite, car la Maison Verte (127 rue Marcadet) est un lieu religieux, membre de la Fédération protestante de France.

Ce récent numéro du bulletin rend compte d'un débat sur les rapports entre une institution religieuse de ce type et l'engagement social et politique. Ce que disent là quelques-uns des animateurs de la Maison Verte mérite l'attention, car il s'agit d'une question qui traverse nombre de milieux religieux, au sein aussi de l'Église catholique comme dans les Églises protestantes.

Une culture de l'engagement

La Maison Verte a été créée à la fin du XIXe siècle par une équipe de protestants soucieux de "l'évangélisation" des milieux ouvriers, milieux au sein desquels, à cette époque, l'incroyance progressait considérablement. Dès le début, elle a développé des activités à dominante sociale : Union chrétienne des jeunes gens (qui animait des foyers et restaurants pour jeunes travailleurs), bibliothèque et salle de lecture, Cercle ouvrier...

L'objectif reste aujourd'hui le même, bien que le quartier ait changé depuis cette époque et ne soit plus marqué par le caractère "ouvrier" de sa population. La Maison Verte vit comme une paroisse protestante, mais en même temps elle est engagée dans quantité d'actions et de luttes sociales. Et ce n'est pas toujours simple pour ceux qui la fréquentent.

Aux côtés des SDF

« On prend position quand on pense que les choses vont mal, explique Herbert Van Tongeren, pasteur, ancien président de la Maison Verte. Évidemment, la différence entre politique et société n'est pas toujours évidente... » Il pense, par exemple, que récemment la participation de la Maison Verte aux manifestations contre la réforme des retraites était peut-être une erreur. Mais il estime « normal » d'être au côté des SDF, des étrangers en difficulté (notamment sans papiers), de défendre la liberté d'expression, de lutter contre le racisme ou contre la discrimination envers les homosexuels.

Par exemple, depuis janvier 2009, à la Maison Verte, sont célébrées des bénédictions pour des couples de même sexe à l'occasion de leur PACS.

Elle est la première église de la Fédération protestante à le faire officiellement. Le pasteur actuel, Stéphane Lavignotte, a d'ailleurs publié un livre sur cette question.

Contre tous les racismes

« C'est un lieu politique car c'est un lieu social, explique une responsable de la Maison Verte. On ne prend pas sa carte à la Maison Verte, mais on y défend des valeurs par l'agir. » Le mot *politique* n'implique pas une prise de position dans les discussions entre partis. Il est employé dans son sens premier : la politique, c'est ce qui concerne la vie de la cité, la façon dont sont organisées et pratiquées les relations entre les gens et les groupes sociaux.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la Maison Verte a agi pour la sauvegarde d'une centaine d'enfants juifs menacés d'être arrêtés et déportés. Tout récemment, la Maison Verte a participé à la protestation contre un "apéro raciste" annoncé par l'extrême-droite à la Goutte d'Or.

Cependant, dans le passé, cet engagement semble avoir dépassé le cadre social. Dans les années 1950 se sont tenus à la Maison Verte des congrès jouant un rôle important pour la relance de la Fédération anarchiste. Il est vrai que la Maison Verte loue son local, pour des réunions (c'est utile pour son budget), à des organisations culturelles, ou de loisirs, ou politiques, et n'est pas elle-même engagée dans ce qui peut s'y dire.

Souvenirs des luttes

Cependant, dans les années 1970, la Maison Verte a bien semblé se marquer à l'extrême-gauche. Dans cette période d'après Mai 68, caractérisée par une grande mobilisation sociale et politique, c'est dans ses murs que se tenaient les réunions du Comité Vietnam, ou celles du "Comité Djillali" créé après l'assassinat d'un jeune Algérien et qui regroupait notamment Sartre, Michel Foucault... et le pasteur d'alors.

C'est à la Maison Verte qu'en février 1972 a été dressée la "chapel ardente" de Pierre Overney, militant maoïste tué par un vigile des usines Renault, et dont l'enterrement fut l'occasion d'une grande manifestation. C'est aussi là que fut annoncé en janvier 1973 le lancement du quotidien *Libération*, qui à l'origine était un journal militant proche des "maos".

Ces souvenirs sont encore vivaces. Un autre ancien président de la



Christian Adnir

Stéphane Lavignotte, le pasteur actuel de la Maison Verte.

Maison Verte, dans le débat publié par le bulletin, estime que dans les années 1970 elle était devenue « plus populaire qu'évangélique ». Il exprime son malaise : « Elle est marquée à gauche depuis. En ce qui me concerne, je ne me sens pas proche des idées de gauche et j'ai le sentiment qu'annoncer être de droite est un tabou. C'est quelque chose que j'ai mal vécu. On a le droit de prendre position, mais on risque d'analyser des situations sous l'angle partisan. »

Un autre animateur de la Maison Verte, visiblement d'opinion écologiste, et qui a participé à la mise en place des "paniers bio", dit : « C'est la première fois que je viens dans un lieu religieux qui a des convictions proches des miennes... Il n'est pas orienté politiquement et n'y viennent pas que des gens de gauche. Mais il

témoigne d'une vision sociale du christianisme. »

Le bulletin de la Maison Verte ne conclut pas. Le débat continuera à être vécu au quotidien par les paroissiens et c'est bien que rien ne vienne le figer.

Le débat continue

Par certains côtés, il rappelle le débat qui eut lieu autrefois dans l'Église catholique autour de l'expérience des prêtres ouvriers : leur travail en usine conduisit ceux-ci, dans les années 1950, à prendre des engagements de plus en plus forts dans les syndicats ouvriers et parfois dans des cercles politiques – jusqu'à ce que la hiérarchie ecclésiastique mit fin autoritairement à l'expérience. On trouve encore des traces de ce débat dans des milieux catholiques dans le 18e.

Noël Monier

UVA provisoirement sauvée des eaux

Au cours du dernier semestre 2010, le vaisseau UVA (*Union pour la vie associative*) a navigué avec des houles aux creux importants, subi de fortes turbulences. UVA, sise au 9 rue Duc, est une association créée en 1988 dans des locaux du Crédit mutuel, avec des subsides de celui-ci, et qui était chargée de gérer ces locaux, loués au coup par coup à une cinquantaine d'associations du 18e.

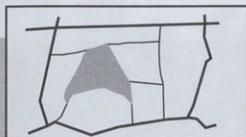
Début 2010, le Crédit Mutuel est racheté par Allianz, et UVA est avertie d'une non reconduction du bail à compter du 1^{er} octobre 2010. Panique à bord.

Des négociations ont eu lieu entre UVA, Crédit Mutuel et Allianz afin de

sauvegarder l'existence d'UVA et des locaux. La municipalité d'arrondissement s'en est mêlée. Des écrits, des promesses ont été pris en compte pour 2011. Le loyer ne sera pas trop augmenté, tout le monde mettra la main à la poche, un bail précaire d'un an a été signé avec Allianz.

Mais ensuite ? Il faudra qu'UVA affine sa gestion en remettant tout à plat, que des subventions soient obtenues du Crédit Mutuel et de la Mairie ou qu'un autre local soit trouvé, moins cher, pour qu'UVA continue. La tempête s'est calmée, l'horizon reste sombre.... UVA joue gros en 2011.

Michel Cyprien



Clignancourt - Jules-Joffrin

Turenne Samot va avoir cent ans

Mère de sept enfants, et avec vingt-six arrière-petits-enfants, elle fête son anniversaire en famille le 26 février.

Il est onze heures ce samedi-là, nous avons rendez-vous avec Madame Turenne Samot dans cet appartement de la rue Émile-Blémont qu'elle occupe depuis 70 ans maintenant. Turenne va avoir 100 ans le 24 février.

Alors que les discussions fusent dans le salon, elle apparaît dans l'embrasure de la porte, droite comme un I, salue tout le monde et se dirige vers son fauteuil. Dans sa robe noire et blanche ornée d'une broche, un gilet blanc jeté sur ses frêles épaules, rien n'a changé depuis trois ans, depuis que nous avons fait le portrait de son innombrable famille (en dernière page de notre numéro d'octobre 2008). Toujours ces deux petites rides aux coins de la bouche, la peau toujours lisse, son sourire rassurant.

Elle n'a toujours pas connu l'hôpital, ni les médecins, et n'a jamais suivi un quelconque traitement. Qui pourrait imaginer que ce petit bout de femme va fêter ses 100 ans dans quelques jours ?

La famille aux petits soins

Alors qu'une de ses arrière-arrière-petites-filles s'approche d'elle et lui annonce qu'elle est au cours préparatoire, elle se met à disserter sur l'apprentissage de la lecture, les bienfaits des mathématiques et de la poésie et lui demande de ne pas toucher à la télé-

commande de la télévision. *«Le seul divertissement qu'il me reste. Je ne lis presque plus, mes yeux s'irritent très rapidement, dit-elle. Mais vous savez, dans notre famille, on vit assez longtemps, ma mère est décédée à 96 ans. Je suis l'aînée, j'ai une sœur qui a 92 ans et mon petit frère 87 et ils n'ont jamais connu la maladie.»*

Turenne est fortement attachée à sa famille, qui le lui rend bien. Sept enfants (deux filles, cinq garçons), dix-neuf petits-enfants (cinq filles et quatorze garçons), 26 arrière-petits-enfants (13 filles, 13 garçons) et deux arrière-arrière-petites-filles sont aux petits soins avec beaucoup de sérénité, de fraîcheur, d'amour ; la majeure partie habite le 18e.

Dix heures par nuit

Turenne est croyante et elle fut très pratiquante. *«Dieu m'a donné la passion de vivre, il me la retirera quand il le décidera. Tout au long de ma vie, j'ai essayé de transmettre cette passion aussi bien dans ma famille qu'à la paroisse Sainte-Hélène.»*

Sa philosophie au quotidien, son approche de la mort restent exemplaires pour ses descendants. Comment se passent ses journées ? Elle dort dix heures par nuit, mais n'a jamais fait de sieste au cours de sa vie laborieuse. Elle a bon appétit. Elle ne sort plus

du tout, trop frêle, pas trop sûre de ses pas. Elle continue à marcher, à l'aide d'un déambulateur. Matin et soir elle fait les cent pas dans le long couloir de l'appartement. Le matin, le personnel adéquat fait sa toilette, l'habille et lui sert son petit déjeuner et plus tard son déjeuner préparé par un de ses enfants. Le soir, un enfant vient lui servir son dîner.

La logistique, simple, est impressionnante. Sur le frigo sont affichées toutes les semaines de l'année avec le nom de celle ou celui qui est de garde (Julie, Jacqueline, Guy, Julien, Georges, Dominique et Philippe), les menus de la semaine (qui varient d'une semaine à l'autre, entrée, plat, dessert), une colonne indique les choix prioritaires de Turenne (maïs, betterave rouge, kiwi...). Famille ou personnel, personne ne déroge à ses habitudes. *«Quelques ratés à la mise en route, mais nous avons atteint notre vitesse de croisière, c'est parfait, notre mère continue à vivre dans son environnement avec ses enfants autour d'elle. Ce que nous*



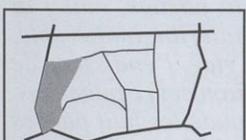
Christian Adnin

Turenne et ses deux arrière-arrière-petites-filles.

avons décidé avec mes sœurs et frères, nous le réalisons. Il est vrai que nous vivons tous à proximité du cocon familial», affirme Georges. Quant aux visites de l'après-midi, un membre de la fratrie ou de la paroisse Sainte-Hélène vient «tailler la bavette» avec Turenne, qui raconte ses meilleurs moments, ceux passés avec Guillaume, son mari, décédé en 1994 et qui aurait 110 ans cette année.

Le 26 février, famille et proches sont conviés dans un restaurant et participeront à la remise de la médaille de la Ville de Paris par Bruno Sarre, représentant Bertrand Delanoë.

Michel Cyprien



Grandes-Carrières - Clichy

Un portrait de l'abbé Pierre domine le jardin des Deux-Nèthes

Un projet décidé par la seule Mairie de Paris et sujet à controverses.

Davide del Giudice



La figure de l'abbé Pierre se détache sur un fond fait de lettres.

Un grand portrait de l'abbé Pierre domine, depuis le 22 janvier, le jardin des Deux-Nèthes. Il a été réalisé par un artiste graffeur américain, Jonone. Celui-ci a d'abord retranscrit sur toute la hauteur du mur du fond (près de 10 mètres) le célèbre appel du 1er février 1954 en faveur des sans-abri (*«Mes amis, au secours...»*), dessinant les lettres en style graff. Puis il en a effacé certaines, laissant apparaître en noir le portrait en buste de l'abbé.

La fresque a été inaugurée le 22 janvier, jour anniversaire de la mort, en 2007, du fondateur d'Em-

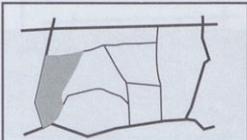
maüs. Cela eut lieu en présence du maire de Paris, Bertrand Delanoë, mais en l'absence du maire du 18e, Daniel Vaillant, et de son adjoint aux espaces verts, Pascal Julien.

Ce dernier protesta contre la façon dont a été décidée l'installation : *«C'est une décision "régaliennne" du maire de Paris, sans concertation ni avec Daniel Vaillant ni avec moi-même. Les services ont été prévenus dix jours seulement avant la réalisation. Le conseil de quartier Grandes Carrières n'a pas été consulté, l'association gérant le jardin partagé du square non plus. Nous avons été mis devant*

le fait accompli», nous a-t-il dit

«Semble-t-il, la Fondation abbé Pierre a signalé au maire de Paris qu'elle avait ce projet et lui a demandé un mur pour la réaliser. Le maire aurait soumis cela à sa Direction du logement, qui aurait négocié avec les propriétaires du bâtiment», ajoute l' élu.

Pascal Julien conteste l'idée même du portrait de l'abbé Pierre dominant le jardin. *«Je l'admire et je le respecte mais je récusé cette personnalisation, cette façon de l'imposer à tous ceux qui fréquentent les Deux-Nèthes»,* dit-il. ■



La pomme en hommage à Charles Fourier

Une oeuvre symbolique dressée boulevard de Clichy en lieu et place de la statue disparue du fondateur des phalanstères.



DR

À gauche, la fonderie où la pomme, œuvre de Franck Scurti, a pris naissance.

À droite, l'œuvre une fois terminée et installée sur son socle, sur le boulevard de Clichy.

Noël Monier



Une grosse pomme a été dévoilée sur le terre-plein du boulevard de Clichy, lundi 10 janvier en fin de matinée, par Christophe Girard, adjoint à la culture à la Ville de Paris, Jacques Bravo, maire du 9e, et Daniel Vaillant, maire du 18e.

Bizarre, vous avez dit bizarre, pourquoi une pomme ? Pourquoi a-t-on choisi ce fruit pour remplacer la statue de Charles Fourier – qui fut déboulonnée en 1942, en même temps que nombre d'autres monuments parisiens, pour être fondue et faire des canons allemands ?

Cent fois plus cher

Fourier (1772-1837) était philosophe, figure emblématique du "socialisme critico-utopique", auteur du projet des phalanstères, lieux de vie où tout était communautaire. Un épisode assez banal de sa vie lui inspira une théorie sur "l'attraction passionnée" : un soir, Fourier, dans un grand restaurant parisien, voit Brillat-Savarin (célèbre gastronome) payer une pomme 14 sous, alors que le matin même, à Rouen, il en avait acheté une pour le centième de cette somme !

Pour Fourier, une telle distorsion dans les prix est totalement injustifiée et condamne toute société fondée sur l'échange tarifé et la concurrence. D'où sa théorie jalonnée par quatre pommes fameuses : celle qu'Eve offrit à Adam, celle que Pâris offrit à Aphrodite, celle que Newton prit sur la tête en dormant, et la sienne, la qua-

trième (pomme de Fourier), qui «révèle la malfaisance des intermédiaires, la féodalité mercantile, l'ampleur de l'imposture commerciale et à la fois le principe de l'attraction des passions humaines que lient les messages de la pomme».

La planète est un fruit

Fruit à multiples symboles, quasi sphérique, la pomme est aussi censée représenter le monde, symbole cosmique.

Depuis 1942, le socle restait vide. La Ville de Paris souhaitait combler ce manque et rétablir l'hommage à Fourier. C'est chose faite avec cette pomme, œuvre de Franck Scurti, qui trône depuis le 10 janvier.

Franck Scurti, plasticien, proposa donc un projet simple qui traduisait les principes de Fourier et qui, avec humour et sérieux, respectait les fonctions traditionnelles de l'art.

La réalisation peut surprendre, décomposée en deux pôles d'attache : la pomme et le socle, métal en haut, couleurs en bas, donnent cependant une impression de force et de traduction visuelle exacte.

La pomme, planisphère et miroir, planisphère comme principe d'organisation et de planification, miroir comme catalyseur du principe d'attraction universel. Le socle colorisé doit être la vitrine de l'harmonie du monde. «Je connaissais les théories de Fourier et, comme je crois beaucoup à la puissance des symboles, reprendre l'idée de l'harmonie universelle était déjà dans mes cartons.

C'est pour cette raison que je me suis beaucoup investi dans cette réalisation, qui est ma première œuvre pour un espace public. Mes secrets de créateur font aussi que j'essaie de saisir l'âme d'un quartier et de la restituer pour que tous puissent se l'approprier. J'espère que dorénavant la pomme sera un lieu de rendez-vous», déclare Franck Scurti.

En inox inaltérable

Quant à la fabrication de la pomme, il suffit d'écouter Jean-Marc Bonnard, sculpteur qui a travaillé avec Franck Scurti.

«J'ai d'abord, dit-il, fabriqué les contours de la pomme en treillis avant d'y déposer une forme de

chanvre afin que le plâtre s'accroche bien, car le moule est en plâtre. J'ai choisi une réalisation en fonderie et non en chaudronnerie, trop compliquée et pas assez fidèle pour la reproduction du dessin. Une fois le plâtre terminé, j'ai fabriqué un moule en sable et résine, je l'ai découpé en huit parties, puis j'ai coulé l'inox, matériau inaltérable. L'intérieur est vide, l'épaisseur de l'inox est d'environ cinq centimètres. Enfin j'ai ressoudé les huit parties et là a commencé le travail très spécifique et très long du polissage.»

Ceci étant, cette pomme est déjà le lieu de rendez-vous de l'histoire, de l'art et de la philosophie...

Michel Cyprien

Depuis plus de 20 ans dans le 18e arrondissement

Martine ROY-RAGER

ARTISAN-RELIEUR DIPLÔMÉ

réalise tous les travaux de conservation et de mise en valeur de vos livres, documents et revues.

Prix étudiés, travail soigné

80, rue Joseph de Maistre,

75018 Paris.

Tél. : 01 46 27 23 74 et 06 72 37 76 47.

Dominique Saatenang, l'Aigle noir du wushu

Habitant du quartier de la Porte-Montmartre, et champion moderne d'un art martial millénaire.

Dominique Saatenang est champion de wushu, cet art martial ancestral chinois que les Occidentaux appellent parfois communément kung-fu depuis qu'il a été popularisé par les films de Bruce Lee. Mais, explique le champion, cette appellation est erronée. Kung-fu signifie tout simplement maîtrise, maîtrise de... , alors que wushu (de Wu qui veut dire guerre et Shu qui signifie art) est l'art martial par excellence, celui que pratiquait Bruce Lee qui possédait donc le kung-fu du wushu.

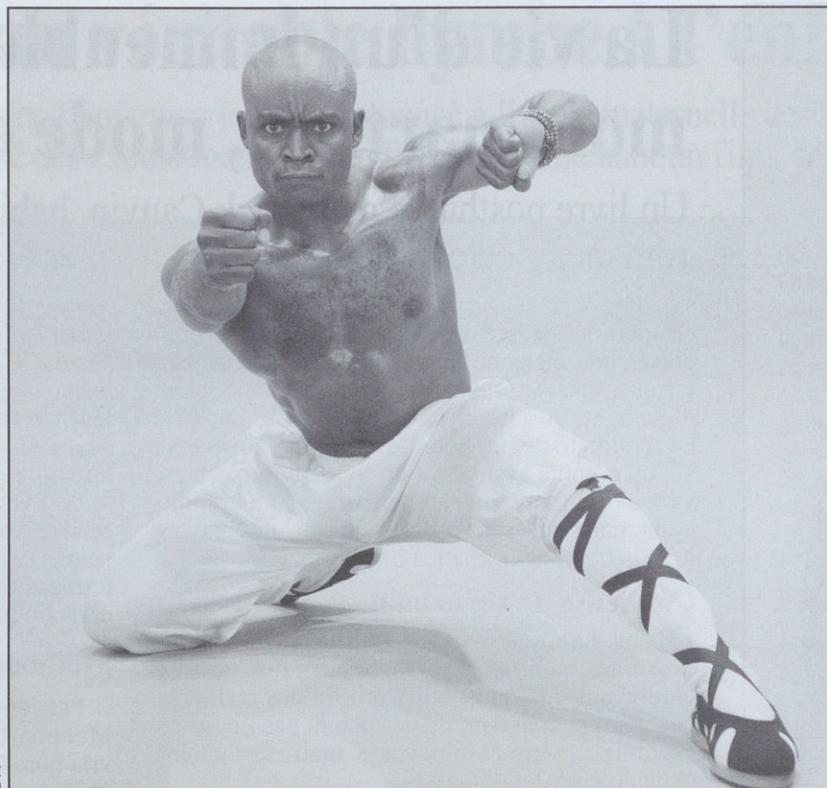
Originaire du Cameroun, né à Bafou, village dont son grand-père est le roi, Dominique Saatenang jouait au football quand il était petit. Excellent niveau, à tel point que sa famille le voyait comme le futur Roger Milla mais... à 10 ans, on l'envoya à Douala, la grande ville, pour y faire ses études secondaires et mieux pratiquer le foot. Là-bas, il vit un film de Bruce Lee, *Opération dragon*. Ce fut la révélation. Fini le foot, l'enfant décida, envers et contre tout, de se lancer dans les arts martiaux.

La suite est une histoire de chance et de courage, de hasards et de ténacité, l'histoire d'une réussite, l'histoire d'un destin.

Sport et gestion

Les parents de Dominique cédèrent devant sa résolution, l'inscrivirent dans un club, *les Tigres noirs*, et il apprit les rudiments de son art avant de partir, à 16 ans, pour le Gabon terminer ses études et aller à l'université. Deux coups de chance : «Un jour, dans un parc de Libreville, j'ai rencontré un Chinois qui s'exerçait. Pendant un an, par gestes, il m'a "coaché". Je n'ai jamais su son nom. À peine était-il parti que je faisais connaissance avec un autre Chinois qui, lui, parlait français. Ancien médaillé de wushu, devenu responsable d'une clinique à Libreville, ce monsieur, Huang Peng, est devenu mon premier véritable maître.»

Les années passèrent. Le jeune homme avait obtenu un master de gestion et ouvert un cabinet d'audit.



Parallèlement, il avait monté une école de wushu avec une centaine d'élèves et il donnait des démonstrations publiques, notamment au Centre culturel américain, organisait des compétitions.

C'est alors qu'en 2001 – il avait 25 ans – il voulut aller en Chine, aux sources du wushu, particulièrement au temple de Shaolin, berceau du bouddhisme et des arts martiaux. «*Le temple a été créé en 495. Quelques années plus tard, un Indien, Bodhidharma, s'est présenté. Il resta neuf ans à méditer devant la porte puis il fut accueilli. Il proposa aux moines des exercices d'assouplissement et d'endurcissement du corps permettant ultérieurement une meilleure concentration sur les apprentissages spirituels. Le wushu était né, utilisé ultérieurement comme arme de défense, d'où son nom*», raconte Dominique.

À Shaolin, à la source même

Il part, d'abord pour un stage d'un mois dans une école près du temple millénaire puis, encore une chance incroyable, il est remarqué par le chef spirituel du temple même et admis à y être formé. Il abandonne tout et ce sont quatre ans d'apprentissage. «*Une vie monacale, un rythme de travail effréné. Moi qui me croyais un maître, je réalise que je ne savais rien. J'ai failli abandonner.*» Ensuite, il intègre l'université des sports de Pékin, préalable indispensable pour participer à des compétitions, et en février 2006, il participe au festival international de wushu de Hong-Kong, premier et seul non-asiatique à concourir.

Il remporte une médaille d'or et une médaille d'argent. En novembre, ce sont les championnats internationaux à Zeng Zhou, la capitale de la province chinoise du Henan : il rem-

porte deux médailles d'argent. C'est alors que la presse et la télévision chinoises le surnomment l'Aigle noir.

Dominique toutefois ne fera pas carrière en Chine. Il passe l'examen pour devenir juge-arbitre international, et la Fédération française de wushu lui demande de travailler pour elle, de la représenter à la Fédération internationale. Impossible, il n'est pas français. Il demande donc sa naturalisation, obtenue en 2009.

Actif dans son quartier

Entre-temps, il s'installe à Paris en 2008, dans notre arrondissement, il habite à la Porte Montmartre. Il monte une association, l'Association franco-africaine (AFA) de wushu, domiciliée à la Maison des associations du 18e. Il donne des cours, à la cité Traeger (quinze élèves de moins de 12 ans et douze adultes).

Ayant intégré la Fédération française, il emmène, en octobre dernier, une équipe française en Chine pour les championnats du monde : onze participants et neuf médailles (deux d'argent, sept de bronze).

Dominique Saatenang, qui a laissé la compétition mais continue les démonstrations, a de nombreux projets : organiser un gala annuel à l'Unesco, qui le soutient et en est d'accord, mais aussi, près de chez lui dans son 18e, lancer des ateliers de relaxation chinoise dans les maisons de retraites et aussi, s'il trouve un local, des séances de massage traditionnel anti-stress accessibles à tous.

Un film TV sur sa vie, *African Bruce Lee*, est sorti en 2008 lors des Jeux olympiques de Pékin. Dominique participe actuellement à un documentaire de la chaîne américaine PBS sur les Africains et le wushu qui doit sortir en octobre prochain.

Marie-Pierre Larrivé

Musicadanse : association de danses et de musiques du monde

Musicadanse est un projet de mélomanes avant tout : faire découvrir, puis initier les curieux aux musiques et aux danses qui se pratiquent en dehors de nos frontières, avec un accent particulier sur les cultures du Brésil et de l'Inde. Les cours sont donnés dans divers lieux du 18e par des professionnels, eux-mêmes souvent issus de la culture qu'ils transmettent.

Ainsi de Rolando Faria, né à Rio de Janeiro et qui enseigne le chant brésilien. Ou de Megha Kamal, chorégraphe primée par le ministère indien de la Culture, qui anime la danse de Bollywood. Parmi les autres cours, on trouve un atelier de jazz, mais aussi du piano, de la guitare et bientôt du kathak, une danse traditionnelle d'Inde du Nord.

Passionnés par la musique

À l'origine de ce projet lancé en septembre dernier, deux passionnés du genre : Laure Trazzi, chanteuse de jazz brésilienne professionnelle, qui s'est déjà produite au *Blue Note* et au *Bab'Ilo*, et Mathias Daval, passionné de musique (il se joint d'ailleurs aux élèves pour les cours de guitare donnés par Sidney Rodrigues).

Ces deux-là décident un beau jour de promouvoir la musique du monde à travers une association à but non lucratif. Elle sera responsable artistique et professeur de chant. À lui les fonctions administratives. Ils s'étaient rencontrés à un cours de taï-chi.

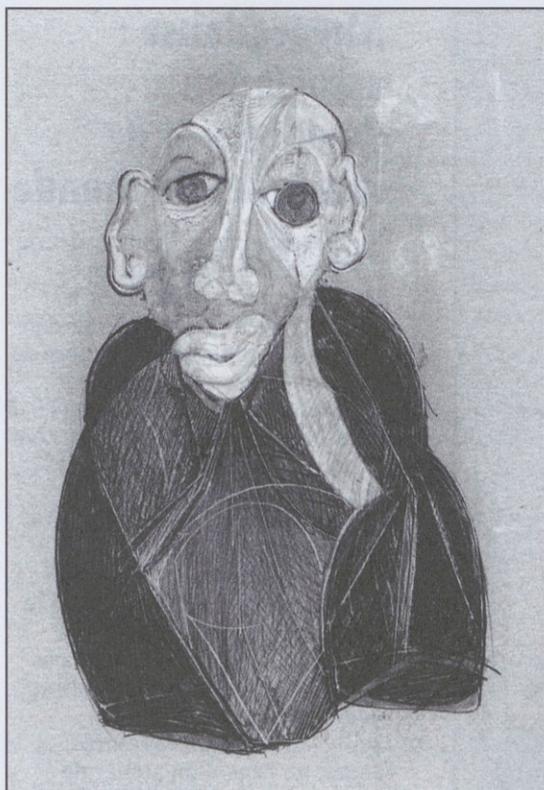
Organisés en petits groupes de cinq à huit personnes, les cours débutent souvent par des exercices de respiration. On se relâche, la tension quotidienne disparaît peu à peu, et on se concentre sur un moment convivial et musical. Apprentissage autant que bien-être.

David Le Doaré

☐ Rens. sur les lieux et heures des cours : 01 45 25 64 23 ou www.musicadanse.com

Carnaval pour tous le 23 février

Huitième "Carnaval pour tous" à l'initiative du Foyer Saint-Joseph, lieu d'accueil pour adultes handicapés, et d'une dizaine d'associations, samedi 23 février à partir de 14 h 30. Défilé costumé et maquillé du mail Belliard à la mairie et retour. ■



Un des dessins de Jordi Viusà qui ont inspiré Patrick Cauvin.

● *L'Immeuble*, roman de Patrick Cauvin sur des illustrations de Jordi Viusà. Éditions du Cherche-midi. 217 pages. 18,50 €.

Un dentiste qui a peur d'aller chez le dentiste, un violeur en série qui n'a jamais réussi à attraper une femme, une ex-concierge virée par la copropriété et qui campe sur le palier du sixième étage, un couple ayant installé un potager dans son appartement, un footballeur qui, bien que jouant à l'avant, n'a jamais marqué un but en 792 matches, une tapineuse en

La vie d'un immeuble montmartrois, mode d'emploi

Un livre posthume de Patrick Cauvin, habitant de Montmartre et romancier célèbre, mort en août dernier.

chambre spécialisée dans les malheureux à décomplexer, une ancienne hercule de foire, un chanteur lyrique, une famille africaine, un collectionneur d'escargots vivants, un aristo fin de race, une jeune femme triste, un homme à qui rien n'est arrivé, un homme ayant écrit un livre où rien n'arriva, une fleuriste, une strip-teaseuse, un homme ayant transformé son appartement en wigwam (tente indienne), deux chats, un bébé...

Condensé de vie urbaine

Tous habitent ou ont habité l'Immeuble. Soixante chapitres et soixante portraits incisifs, tendres ou ironiques, voire cruels, des résidents de cet immeuble dont on ne connaît pas l'adresse exacte, peut-être rêvé, inventé, mais résolument situé du côté des Abbesses.

On pense à Pécquery puis on oublie pour se laisser emporter par la vie de ces étranges et banals occupants de l'Immeuble, et fasciner par la façon détachée, clinique, dont ils sont décrits.

L'Immeuble est le dernier livre de Patrick Cauvin, décédé à 77 ans le 13 août 2010. Chaque portrait est illustré par une peinture de son ami Jordi Viusà. Elles ne sont pas là pour "accompagner" les textes, mais elles sont à l'origine même du livre.

Patrick Cauvin s'en explique dans la quatrième de couverture : «Lorsque je me suis trouvé devant une centaine de portraits, j'ai eu le sentiment que s'ils étaient tous différents, ils avaient quelque chose de commun qui les reliait d'assez

inexplicable façon. Après examen, je pense avoir résolu le mystère : tous ces gens habitaient le même immeuble.» De là, l'écrivain a reconstitué leur vie, imaginé leurs secrets et créé ce «condensé urbain d'une société d'aujourd'hui que l'on appelle un immeuble».

Le livre est sorti en janvier. Il permet de faire revivre le disparu, celui que «je rencontrais souvent et que je n'avais jamais vu vieux», selon les termes de notre ami Paul Desalmand, son voisin, écrivain lui aussi.

Méthode de l'araignée

Patrick Cauvin vivait depuis longtemps à Montmartre mais il était né à Marseille. De son vrai nom Claude Klotz, il avait écrit une série de treize romans noirs et durs avant de se lancer dans une histoire tendre, *L'Amour aveugle*, en 1974, et prendre un pseudo. Sous le nom de Patrick Cauvin, ce furent alors une trentaine de romans dont le très célèbre *E=MC² mon amour* (1977), vendu à deux millions d'exemplaires, puis *Huit jours en été*, *Werther ce soir*, *Rue des Bons-Enfants*, *Menteur*, *Villa Vanille*, *Le Silence de Clara*, *Pythagore je t'adore*, *La Reine du monde...* ou encore *Hors Jeu* avec Enki Bilal. Il a écrit également deux romans portant sur la Shoah : *Nous allons vers les beaux jours* et *Venge-moi*.

Jordi Viusà fut cinéaste puis libraire avant de se lancer dans la peinture, «utilisant la méthode de l'araignée pour tisser des rêves fugaces». Grand admirateur d'Erik Satie, il avait réalisé une série de peintures en hommage au compositeur, exposées il y a quelques années à la galerie Vire Vent du 98 rue Lepic.

Les dessins du livre sont exposés du 23 au 26 février, à la galerie La Hune Brenner, 3 rue Ravignan.

M.-P. L.

Rue Ordener rue Labat, le livre autobiographique de Sarah Kofman

Il y a un peu plus de seize ans, le 15 octobre 1994, jour du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Nietzsche, dont elle fut l'une des meilleures spécialistes, Sarah Kofman s'est donné la mort. Elle avait 60 ans.

Peu de temps auparavant, elle avait publié un récit autobiographique évoquant son enfance juive sous l'occupation, *Rue Ordener rue Labat*. Ce livre, qui n'était pas passé inaperçu dans le milieu littéraire, a eu une diffusion limitée et il est aujourd'hui un peu oublié. C'est pourtant un texte bouleversant par sa simplicité et son intensité, qu'il est urgent de découvrir ou redécouvrir. Il a été récemment réédité.

Sarah avait 8 ans en 1942 quand son père Berek, rabbin de la petite synagogue de la rue Duc, a été "ramassé" lors de la rafle du Vél d'Hiv. Il avait quitté la Pologne pour la France en 1929 et s'était installé avec sa femme, d'abord rue des Poissonniers, puis rue Ordener, non loin du métro Torcy (aujourd'hui Marx-Dormoy). L'appartement n'était pas grand pour cette famille de six enfants, mais l'ambiance y était chaleureuse. On y célébrait les fêtes de Yom Kippour, Pourim, Shoukott... Sarah allait à l'école rue Doudeauville ; elle s'y sentait bien. Mais en juin 1942, quand elle devient "étoilée", le climat change. Elle se fait parfois traiter de «sale youpine» dans la cour de récréation et il faut toute la rigueur mo-

rale de son institutrice, attentive à toutes les détresses, pour empêcher des dérives.

Après l'arrestation du père qui sera déporté à Auschwitz et qu'elle ne reverra plus, la vie devient de plus en plus difficile et les risques d'arrestation se multiplient. Il faut se cacher. Alors que ses frères et sœurs sont placés ici et là, Sarah et sa mère trouvent refuge chez une ancienne voisine qui habite rue Labat. Elles y resteront jusqu'à la fin de la guerre.

Pendant ces deux années d'enfermement, et longtemps après, Sarah sera déchirée entre deux mères : sa mère biologique et sa "mère adoptive" qu'elle appelle «mémé» et qui, quoique aimante et attentionnée, n'est pas dépourvue de préjugés antisémites. Et quand il s'agira d'acheter une carte postale pour la fête des mères, elle se demandera à qui donner la plus belle.

On n'en dira pas plus sur ce témoignage poignant qui est l'aboutissement de la vie de Sarah Kofman. Michel del Castillo l'a bien dit : «Contrairement à ce que beaucoup imaginent, l'écriture ne console de rien... On finit par mourir non de ce qu'on a vécu, mais de ce qu'on a écrit.»

Dominique Delpirou

□ On peut commander le livre chez l'éditeur, Galilée, 9 rue Linné, 75005 Paris. Il est également disponible à la bibliothèque de la Goutte d'Or, rue Fleury.

La conteuse Mimi Barthélemy, chevalier de la Légion d'honneur

La conteuse Mimi Barthélemy a été promue au grade de chevalier de la Légion d'honneur (promotion du 31 décembre 2010), reconnaissance officielle de l'art du conteur.

Haïtienne, née à Port-au Prince, cette magicienne des mots, conteuse, écrivaine, comédienne, puise dans la tradition orale de la Caraïbe pour ses contes, recueillis et adaptés. Elle écrit aussi ses propres histoires, mêlant français et créole, «dans le souci de transmettre ce que j'ai reçu en partage», dit-elle. Mimi Barthélemy dit ses contes dans les écoles, les hôpitaux, les institutions culturelles, les festivals... Elle a aussi monté plusieurs spectacles, certains avec sa fille Élodie, plasticienne. Elle a également enregistré des disques.

Titulaire de plusieurs prix littéraires, Mimi Barthélemy, est déjà chevalier de l'ordre du Mérite (2000) et officier des Arts et lettres (2001). Elle habite depuis des années, au cœur de la Goutte d'Or, rue d'Oran. ■

Dessine-toi : un véritable hymne à l'enfant

Portraits d'enfants, autoportraits d'enfants : tout a commencé à l'école maternelle des Cloÿs, puis a essaimé à travers le monde. Gilles Porte a réalisé des expositions, puis un livre, et maintenant un film, sorti le 26 janvier.

Samuel Lahu



Gilles Porte pensif devant "ses" petits enfants de papier.

Dessine-toi, de Gilles Porte, à la fois scénariste, photographe et réalisateur, vient de sortir. Ce film est comme une sorte d'Arche de Noé à travers la planète mais il trouve son origine chez nous, chez lui.

En effet, Gilles Porte, 45 ans, Lyonnais d'origine ayant grandi dans la région de Saint-Étienne, habite depuis vingt ans dans le 18e. «*Le hasard de la vie m'a amené dans ce quartier après mes études, d'abord dans une chambre de bonne. Aujourd'hui j'y vis toujours. Par ailleurs, j'aime l'idée que le 18e soit à la périphérie. Pour moi qui circule souvent en moto, c'est pratique pour rejoindre l'aéroport de Roissy, et symbolique car cette aventure m'a amené souvent à prendre l'avion !*»

Autoportrait précoce

À ses débuts, Gilles Porte a travaillé comme assistant caméra sur des films (Audiard, Costa Gavras, Carné, Raoul Ruiz). Puis il devient directeur de la photo sur une vingtaine de longs métrages. *Quand la mer monte*, co-écrit et co-réalisé avec la comédienne Yolande Moreau, est son premier long métrage ; ils recevront ensemble le César du premier long métrage en 2005. Il est aussi l'auteur d'un livre illustré, *Rendons à César...*, paru en 2006.

Son projet actuel est né, en 2005, à partir d'un dessin-autoportrait de sa fille Syrine, âgée de 3 ans et demi. Un jour, allant la chercher à l'école maternelle des Cloÿs, il remarque que son portemanteau est identifié par un dessin de bonhomme. Au retour, il lui demande de se dessiner avec un crayon blanc sur une feuille noire. L'aventure commence.

Grâce à la complicité de la directrice de l'école, des enseignants, et de parents, il demande à tous les petits de l'école des Cloÿs de dessiner leur autoportrait. Parallèlement, il les photographie. Ainsi, 150 portraits des enfants de la maternelle

des Cloÿs, accompagnés chacun d'un dessin d'enfant, ont été réalisés. Ils ont été exposés en septembre 2007 sur les grilles séparant l'école du jardin Serpollet, puis à la mairie du 18e début 2009.

Et Gilles Porte part alors en voyage autour du monde, d'abord seul avec crayons blancs, feuilles de papier noir et appareil photo, puis avec un assistant et deux caméras, des feutres noirs. De mars à septembre 2009, il traverse vingt pays (en référence aux vingt ans de la Convention internationale des droits de l'enfant). «*Le plus difficile a été de monter le projet financièrement, avec autant d'images*», m'explique le réalisateur.

«*À chaque fois, je me suis promis de retourner dans les pays que j'ai traversés afin de montrer aux enfants leurs dessins, au milieu de centaines d'autres*», ajoute-t-il. Aujourd'hui, les expos circulent dans douze pays.

L'Unesco partenaire

À l'arrivée, les photographies des enfants et de leurs autoportraits composent une sorte de récit de voyage. En novembre 2009, il publie un livre, sorti à l'occasion des vingt ans de la Convention internationale des droits de l'enfant. Grâce à un partenariat avec l'Unesco, il pourra repartir et intervenir dans divers pays sous l'égide officielle de cet organisme. En même temps, il réalisera une série de quatre-vingt courts-métrages filmant les enfants en train de réaliser leur autoportrait à travers une vitre transparente, toujours dans le cadre des vingt ans de la Convention, pour Arte, TV5 et Gulli.

Et maintenant, le long métrage : les enfants de 3 à 6 ans, seuls face à une vitre, dessinent au feutre noir leur autoportrait, à l'instar du dispositif mis en oeuvre par Georges Clouzot dans *Le Mystère Picasso*. Gilles Porte les filme de l'autre côté de la vitre. Seule consigne : que l'enfant se

dessine comme il veut et le temps qu'il désire. On découvre alors un décor sommaire qui induit cependant des paysages tels que la terre, le sable, la neige, etc. Les habits participent au paysage, en fonction des saisons et des latitudes. Ils obéissent à une certaine idée de l'élégance, liée aux goûts et aux coutumes. «*À cet âge-là, les enfants ne sont pas encore formatés ; ils ne savent ni lire ni écrire, et faire un dessin, c'est universel !*», précise Gilles Porte.

Une grande poésie se dégage du film à travers la magie des regards de ces enfants et leurs figurines qui flottent dans l'espace : des cœurs comme dans les romances, des corps nus ou habillés, avec deux bras et deux jambes, le sexe en option et le nombre de doigts variable. Certains occupent toute la feuille, d'autres dessinent une minuscule figurine dans un coin de la feuille. En fonction de leur propre histoire et de leurs coutumes, ils font leur autoportrait en famille ou recourent à l'imagination, traçant une fleur, une pomme... La puissance du film est de nous rappeler que l'on perçoit la ressemblance dans la différence ; le bonhomme est le même en Afrique, en Europe et en Asie.

Le jazzman Louis Sclavis a composé la musique du film, qui se dispense de paroles ou commentaires. «*Et cela fonctionne*», précise le réalisateur qui a testé son film en avant-première devant des bambins en décembre dernier au Forum des Images.

Pour l'anecdote, Gilles Porte raconte l'histoire du tatouage sur son avant-bras, un autoportrait de sa fille à 3 ans et demi : «*À ma question du pourquoi il n'y avait ni bouche, ni oreille, Syrine a répondu : - Mais c'était l'hiver, papa, j'avais une cagoule. - Mais pourquoi ni bras, ni mains ? - Parce qu'il faisait froid et ils étaient dans mes poches. - Et les pieds ? Elle avoue les avoir oubliés, "tandis que les yeux verts et noirs, ce sont ceux de papa et maman".*»

Une exposition en projet

Projets pour l'avenir : «*Cette aventure est sans fin, précise-t-il, je pourrai peut-être envisager de retrouver dans dix ans ces mêmes enfants, qui auront 18 ans comme ma fille. Est-ce qu'ils dessineront toujours, et comment ?*»

Par ailleurs, il est en pourparlers avec Myriam El Khomri, élue du 18e et conseillère de Paris, afin de réaliser des projections pour les enfants, notamment dans le 18e, cette année. «*J'aimerais mettre en place, dans la foulée, une grande exposition qui regrouperait tout : livre et films, avec un photomaton gratuit pour les enfants qui pourraient garder un souvenir de leur propre autoportrait, un site interactif, etc. Je souhaite également envisager avec la directrice de l'école maternelle des Cloÿs, Yolène, la possibilité de créer des passerelles avec des écoles où je suis allée dans les cinq continents.*»

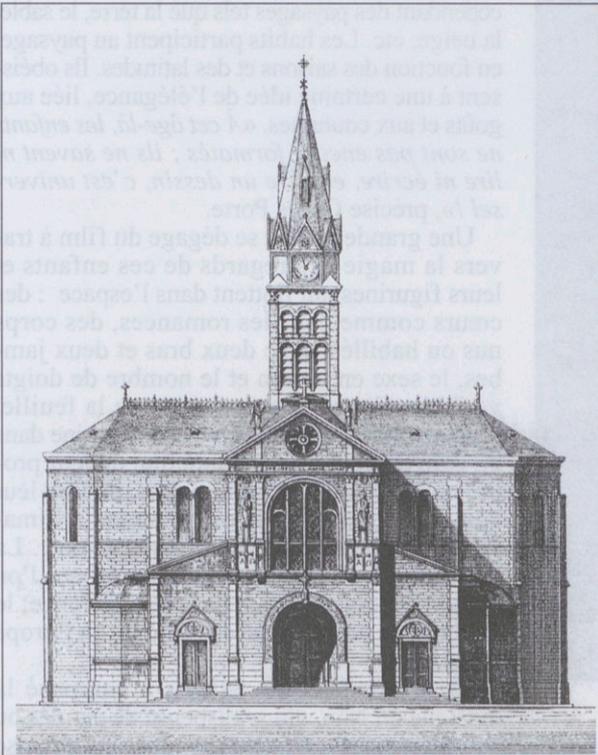
Entre temps, il vient de terminer, en tant que directeur de la photo, le film *La conquête* de Xavier Durringer avec Denis Podalydès dans le rôle de Sarkozy. Sortie en salles en mai prochain. Il va bientôt partir en Asie pour réaliser un long métrage.

Virginie Chardin

Une première pierre à Clignancourt en 1859

La pose de la première pierre de l'église Notre-Dame-de-Clignancourt, en grande pompe, avec la participation de hautes personnalités civiles, illustre les relations entre le pouvoir et l'Église catholique sous Napoléon III.

Documents collection Gérard Jouhet



Dessin préparatoire de l'architecte P.-E. Lequeux. Du point de vue architectural, cette église, qu'on a dite de style néo-roman, n'offre guère de particularités. Sa construction a duré de 1859 à 1863. Paul-Eugène Lequeux avait déjà construit auparavant deux autres églises, St-Jacques-St-Christophe à La Villette, rue de Crimée, et St-Gervais à Pierrefitte.

Le 2 mai 1859 fut jour de fête à Montmartre et Clignancourt. «Les bureaux vaquèrent [furent fermés], ainsi que les écoles et tous les services municipaux. Pour faire participer le pauvre à la joie générale, une distribution extraordinaire fut faite aux indigents inscrits au Bureau de Bienfaisance ; des vêtements furent donnés aux enfants, qui tous étaient conviés à la Cérémonie et avaient demandé au maire à y assister. Les établissements publics furent pavés et illuminés le soir...»

Ainsi commence le récit de cette journée, tel qu'on peut le lire dans une brochure publiée peu après – et que notre ami Gérard Jouhet, grand collectionneur de documents sur l'histoire de Montmartre, a retrouvée et nous a communiquée. La première page, dans une typographie très particulière, mais fréquente à l'époque (on change de caractères d'imprimerie à chaque ligne), porte le titre :

«Solennité / de / la bénédiction & de la pose / de la / première pierre / de / l'église Notre-Dame-de-Clignancourt / à Montmartre / par / Monseigneur le Cardinal-Archevêque de Paris et par M. le Sénateur, Préfet de la Seine / le 2 mai 1859.»

L'escalade vers Saint-Pierre...

Ce compte-rendu offre un double intérêt : premièrement, une description pittoresque du Montmartre d'alors ; mais aussi des indications



La façade de Notre-Dame de Clignancourt, carte postale de 1904.

très concrètes sur les rapports qui existaient en ce temps-là, sous l'empereur Napoléon III, entre l'Église catholique et le pouvoir.

Jusque là, il n'y avait jamais eu d'église dans le hameau de Clignancourt. Celui-ci faisait partie de la paroisse et de la commune de Montmartre, et l'église paroissiale où les fidèles devaient se rendre pour les cérémonies religieuses, c'était l'église Saint-Pierre, tout en haut de la Butte. Elle n'était pas d'accès facile pour les habitants d'en bas, à cause des pentes (il n'existait pas de Montmartrobus en ce temps-là !). En outre, elle était devenue bien trop petite pour la population.

Montmartre, en 1859, était encore une commune indépendante de Paris, mais elle s'était fortement urbanisée et comptait environ 50 000 habitants. Elle allait être annexée par la ville de Paris au 1er janvier 1860. (1)

800 000 francs en tout

La municipalité de Montmartre avait donc décidé de construire une nouvelle église. Elle acheta l'ensemble des terrains à un propriétaire, M. Hermel, pour le prix de 100 262 francs. La commune finança aussi, par tranches, l'essentiel du coût de la construction, évalué au total à 800 000 francs. Le préfet de la Seine, Georges-Eugène Haussmann («qui accueille avec tant de sollicitude toutes les propositions utiles à l'intérêt général», dit la brochure) ajouta 75 000 francs. Cette somme fut prélevée sur les recettes de l'octroi, c'est-à-dire des taxes (sortes de droits de douane) payées sur les marchandises lors de leur entrée dans Paris.

Pour construire la nouvelle église, «il fut fait choix d'un vaste terrain situé à l'angle de la

rue des Portes-Blanches et de la petite rue Saint-Denis». À cette époque, la rue Ordener n'existait pas encore, et la rue des Portes-Blanches se prolongeait jusqu'à la rue du Poteau. Quant à la petite rue Saint-Denis, c'était l'actuelle rue du Mont-Cenis.

Devant la nouvelle église devait être créée une vaste place, qu'on nomma place Sainte-Euphrasie. De nos jours, elle est appelée place Jules-Joffrin (2), et en face de l'église se dresse l'actuelle mairie du 18e ; mais celle-ci ne fut construite que quarante ans après l'église, et inaugurée en 1892. En 1859, la mairie de Montmartre se trouvait place des Abbesses.

La nouvelle rue Pierre-Picard

C'est donc place des Abbesses que, le 2 mai 1859, à 3 heures de l'après-midi, le maire de Montmartre, baron Michel de Trétaigne, ses adjoints MM. Labat et Lécuyer, le sous-préfet, baron Lepic, et les maires des communes voisines (dont celui de La Chapelle, M. Hébert) accueillirent le préfet Haussmann. Son arrivée fut saluée par des salves de feux d'artifice.

Puis on se dirigea vers l'emplacement de la future église de Clignancourt. Dans le cortège, outre les personnalités officielles, on remarquait «les membres de la Légion d'Honneur, les Médaillés de Sainte-Hélène, les ouvriers des

1. Voir les articles «Histoire» dans le 18e du mois, septembre et octobre 2010.

2. Jules Joffrin, ouvrier mécanicien, a été un des militants actifs de l'insurrection de la Commune en 1871. Après l'écrasement de la Commune en mai 1871, il a dû s'exiler. Revenu en France en 1880, il sera le premier député socialiste à Paris.



Les co-présidents : le préfet Haussmann et le cardinal Morlot.

diverses fabriques, la corporation des Boulangers, la Société de Secours Mutuel, les administrés de l'Asile des Vieillards, et une foule de personnes invitées».

«Le sol était garni de sable, ainsi que la place Saint-Pierre par laquelle le cortège devait passer. Une rue nouvelle, débouchant sur la chaussée de Clignancourt [l'actuelle rue de Clignancourt], avait été ouverte le jour même, sous le nom de Pierre Picard, dont les héritiers avaient cédé le terrain à la commune. Elle était ornée de trophées d'arcs de verdure. La troupe de ligne ainsi que la garde nationale formaient la haie.»

Vêtues de blanc et voilées

Place Sainte-Euphrasie, devant le lieu où allait être posée la première pierre, le cardinal Morlot, archevêque de Paris, entouré de divers dignitaires ecclésiastiques, et le curé de Montmartre, l'abbé Russeau, attendaient les personnalités civiles. Trois mille enfants se tenaient autour d'eux, «en habits de fête, les filles vêtues de blanc et voilées, tenant chacun une oriflamme de couleur différente surmontée d'une croix». En faisant distribuer des vêtements neufs aux enfants pauvres, comme nous l'avons vu plus haut, le maire avait évité à l'archevêque et au préfet la vue d'enfants en haillons.

Le maire, baron de Tréaigne, prit le premier la parole, saluant «la présence d'un Prince de l'Église si renommé par ses vertus apostoliques, et celle du premier magistrat [le préfet] qui administre avec tant de distinction le département». Rappelant quelques aspects de l'histoire de Montmartre et affirmant que la commune «n'a laissé échapper aucune occasion de suivre la marche irrésistible du progrès», il conclut en promettant que «Montmartre restera dans la grande pensée monumentale de notre auguste Empereur».

Puis le curé se lança dans une envolée oratoire : «Ah ! depuis longtemps ces populations soupiraient après le jour où elles verraient s'élever cet édifice sacré où l'on combat les ténèbres par la lumière, l'erreur par la vérité, le mal par le bien !» Il célébra en premier lieu l'archevêque, puis : «Honneur et actions de grâce soient rendus à M. le Maire, ce magistrat si vénérable, qui s'est montré si intelligent, si admirable !... Honneur et actions de grâce à M. le Préfet de la Seine !...»

Des pièces à l'effigie de l'empereur

La brochure ne donne pas le texte de l'allocution de l'archevêque. On sait seulement qu'elle fut «pleine d'onction, avec ce charme qui lui est propre». Sans doute le prélat avait-il improvisé. Nous reviendrons plus loin sur Mgr Morlot.

Le préfet parla le dernier. Il commença par évoquer la guerre qu'en ce moment même les armées françaises menaient en Italie, et dont nous parlerons plus loin. Mais, dit-il, «nous prétendons persévérer dans l'œuvre de perfectionnements intérieurs que l'Empereur a conçue, afin de montrer que la France a des forces pour les travaux de la paix comme pour ceux de la guerre... C'est en fondant la maison de Dieu que nous allons inaugurer le nouveau quartier réclamé par le développement de cette populeuse commune... De même que les premiers devoirs de l'homme sont envers Dieu, la première

préoccupation d'une administration consciencieuse est d'assurer le libre et convenable culte public...»

Il acheva son discours par le cri : «VIVE L'EMPEREUR !»

Puis il reçut un marteau de la main de l'architecte, M. Lequeux, et frappa quatre coups en signe de croix sur la première pierre, située à l'emplacement du futur pilier central. Dans cette pierre fut scellée une boîte en cèdre contenant notamment «tous les types de monnaie d'or, d'argent et de bronze frappées à l'effigie de Sa Majesté l'Empereur Napoléon III».

Le somptueux banquet

Après quoi tous les officiels, civils et religieux, regagnèrent la place des Abbesses, où avait été préparé un somptueux banquet de 90 couverts dans une salle construite exprès dans la cour de la mairie, dont «le plafond, placé à une grande hauteur au-dessus des arbres de cette cour, représentait un ciel».

«Tout autour existaient des portiques dorés garnis de treillages dorés, sur lesquels couraient des plantes grimpantes chargées de fleurs. D'immenses glaces reflétaient toutes les parties de la salle, inondées de lumière au moyen de grands lustres, de candélabres et de girandoles. Au centre et aux angles existaient des fontaines entourées d'une profusion de fleurs rares et d'arbustes...»

À la fin du banquet, le préfet porta un toast à Sa majesté l'Empereur, sa Majesté l'Impératrice, Son Altesse le Prince Impérial, et un chœur d'enfants entonna «l'admirable chant de Gounod, le Vive l'Empereur ! Ces voix si fraîches et si justes allaient à l'âme.»

«Un sculpteur de mérite de la commune, M. Rouyer, avait obtenu de M. le Maire la permission d'exposer, dans le grand salon du Conseil municipal, un groupe des plus gracieux, représentant Sa Majesté l'Impératrice, sous les traits d'un ange, faisant prier Son Altesse le Prince Impérial pour le succès de nos armes.»

Une Église de France divisée

Cela se passait il y a cent soixante-deux ans. Ce n'est pas si loin. Aujourd'hui, dans notre France laïque, nous sommes surpris, en lisant un tel texte, de l'extraordinaire connivence qui s'y révèle entre le pouvoir – un pouvoir de caractè-

re dictatorial – et l'Église catholique. Cette collusion sera pour beaucoup dans la «déchristianisation» de couches populaires de plus en plus nombreuses.

Il faut situer notre récit d'histoire locale dans la situation historique d'ensemble. En 1852, Louis-Napoléon Bonaparte a mis fin à la courte existence de la Deuxième République en se proclamant empereur sous le nom de Napoléon III. Il sait qu'il a intérêt à s'appuyer sur les catholiques s'il veut durer.

Or l'Église catholique est divisée. Elle est partagée entre les nostalgiques des rois, et ceux qui ont accepté la République. Elle est partagée aussi entre des partisans inconditionnels du pape, et d'autres qui voudraient une certaine autonomie de l'Église de France, ceux qu'on appelle les «gallicans».

Le pape, à ce moment-là, c'est Pie IX, un des pontifes les plus réactionnaires de l'histoire de l'Église, celui qui, quelques années plus tard, dans le *Syllabus*, lancera l'anathème contre toute forme de démocratie. Pie IX, depuis son avènement en 1848, s'accroche rageusement à son trône de souverain absolu dans ce qu'on appelle les «États du pape» – qui couvraient naguère une grande partie de l'Italie, mais qu'il est en train de perdre du fait du puissant mouvement pour l'unification italienne.

En 1852, en France, lors de la proclamation de l'Empire, l'archevêque de Paris s'appelle Mgr Sibour. C'est un «gallican», il n'aime pas Pie IX. Il a manifesté des sympathies pour la République. Mais il éprouve une grande peur des émeutes populaires ; il a des raisons pour cela : le souvenir de la Révolution de 1793, qui tenta de renverser la religion et persécuta les prêtres, est encore vif. Il déteste les idées socialistes qui commencent à s'affirmer.

Napoléon III va s'employer à séduire les catholiques, et il y réussit. Mgr Sibour en particulier se rallie assez vite à l'Empereur, considéré comme un défenseur de l'ordre – et aussi comme un appui pour les «gallicans».

L'aumônier de la cour

Mgr Sibour meurt en 1857. La règle, en France en ce temps-là, veut que les évêques sont nommés par le pouvoir politique, et doivent ensuite être acceptés par le pape. Pour succéder à Mgr Sibour, Napoléon III choisit un personnage assez falot, le cardinal Morlot, celui-là même qui sera à Clignancourt le 2 mai 1859. Mgr Morlot, nommé aussi aumônier de la Cour, et bientôt membre du Conseil privé de l'Empereur, manifeste une grande servilité envers lui. L'historien Jacques-Olivier Bourdon, qu'on ne peut pas suspecter d'être anti-catholique, écrit qu'il est «davantage présent aux Tuileries [le palais impérial] que dans son archevêché»⁽³⁾.

Sur le plan extérieur, Napoléon III a choisi de s'allier avec les forces qui veulent réaliser l'unité de l'Italie. Par le fait même, il prend position contre les ambitions du pape. Au début de 1859, il envoie des troupes françaises pour aider à chasser les Autrichiens qui dominent une partie du nord de l'Italie. C'est à cette campagne d'Italie que fait allusion le préfet Haussmann dans son discours de Clignancourt.

Voilà qui éclaire l'arrière-plan de notre récit. L'histoire locale s'insère dans la grande Histoire.

Les années qui vont suivre accentueront le mécontentement du peuple, notamment des ouvriers, contre l'Empire. En 1870, l'Empire sera renversé, la IIIe République proclamée. Et en 1871, l'insurrection de la Commune éclatera, commençant justement à Montmartre et à Clignancourt.

Noël Monier

3. Voir son livre *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire* (2001).

Nous sommes surpris aujourd'hui d'une telle connivence.

Des noms de rues

Plusieurs personnages cités dans ce récit ont laissé leur nom à des rues du 18e : Tréaigne, Labat, Lécuyer, Lepic, Hébert, Hermel, Pierre Picard...

Des Poulpes nageant dans les eaux de la Baleine

La maison d'édition qui a inventé Gabriel Lecouveur, *Poulpe* de son état et enquêteur libre à ses moments perdus.



temps, un personnage très grand, mince avec des grands bras d'où le nom du Poulpe qui découvre un fait divers dans son bistrot préféré, tout en buvant sa bière et enquête. À chaque *Poulpe*, un auteur différent. La collection atteint les 200 titres aujourd'hui. Un des *Poulpes* a été adapté au cinéma par Guillaume Nycloux avec Jean-Pierre Daroussin.

Baleine noire, Habits noirs

Depuis, deux nouveaux-nés : *Baleine noire* (littérature d'horreur) et *Hors Collection* qui traite de tout et son contraire. Ce sont notamment, sortis tout récemment, *Holiday*, roman puis film réalisés par Pouy et Nycloux, ou *Le Code de l'honneur et duel*, réédition d'un texte de 1918, ou encore *Mort d'un papy voyageur* d'Hervé Claude (*Le Poulpe* en Australie), ou enfin *Taxi, Take off et Landing*, pastiche de roman d'espionnage de Sébastien Gendron qui avait fait un *Poulpe* l'année dernière. Par ailleurs, en janvier, est sorti chez *Baleine noire* un roman de Margot D. Marguerite, *Lola, reine des barbares*, l'histoire d'une jeune fille mal embarquée dans la vie et qui devient bourreau.

Baleine édite également une revue mensuelle, *Les Habits noirs*, en collaboration avec une association qui se réunit dans la cave chaque mois, où ils font la promotion du roman noir et de la littérature populaire.

Antoine de Kerve et Gwenaëlle Denoyers, son assistante, sont tous deux polyvalents. Ils vont de la relecture à la diffusion en librairies. Ils lisent environ deux manuscrits par jour.

La polémique avec Didier Daeninckx

En 1999, *Baleine* a été rachetée par Le Seuil, lui-même repris en 2004 par La Martinière. Ils sont redevenus indépendants en 2008 tout en restant diffusés par La Martinière. Ils sont dans le local de la rue Muller depuis leur reprise d'autonomie. Par ailleurs, ils font régulièrement des fêtes, la dernière eut lieu en décembre à la librairie *L'Humeur vagabonde* de la rue du Poteau, célébrant à la fois *Le Poulpe*, la sortie de *Taxi take off et Landing* et un hors-série des *Habits noirs*. «*Les libraires sont nos amis*», dit Antoine de Kerve, citant la Librairie des Abbesses, Mimogea, l'Humeur vagabonde...

Parfum de scandale en 2010 lorsque Antoine de Kerve réédite *Faut toutes les buter*, roman noir qui se passe à Pigalle en 1946. Il se fâchera avec Didier Daeninckx, auteur de polars, au sujet de François Brigneau, à la fois auteur de ce livre et vieux réactionnaire, collabo et militant d'extrême-droite bien connu (et toujours vivant). «*Son texte n'est pas du tout critiquable !* rétorque Antoine de Kerve, *il ne faut pas confondre littérature et politique*». Didier Daeninckx n'en a pas moins rompu avec *Baleine*.

Antoine de Kerve et Gwenaëlle Denoyers habitent tous deux le 18e. Lui, il y habite depuis vingt ans et aime cette mixité de "bobos", de touristes et de gens d'origine populaire. Elle, en tant que nouvelle Parisienne, y aime en particulier la vie de quartier.

Virginie Chardin

□ Entre 5 et 10 € pour les "poches", entre 10 et 20 € pour les grands formats.

Dans ce petit local chaleureux, des renards empaillés, des mannequins bien habillés cohabitent. Dans ce joyeux bric à broc, il n'y a pas de baleine ; et pourtant, nous sommes aux Editions *Baleine*, 17 rue Muller, au pied du Sacré-Cœur.

La maison a été créée en 1995 par Antoine de Kerve et Jean-Bernard Pouy. Ce dernier a lancé l'aventure du *Poulpe*, série de livres de poche avec un personnage imposé que l'on retrouve tout le

Majid Bâ, six ans de galère et la régularisation enfin

• *La Sardine du Cannibale*, par Majid Bâ. Éditions Arcane 17. 176 pages. 16 €.

Sénégalais, chômeur depuis deux ans dans son pays, Majid Bâ décide de partir tenter sa chance en France, à Paris. Arrivée le 9 janvier 2003 (par moins 10, le choc) et plus de six ans de galère et de lutte pour la survie : petits boulots au black, exploitation, maladie, dépression... Il subit un racisme frontal ou insidieux, il se bat et se débat contre l'administration aussi tâillonne que blessante, il vit dans la peur de l'expulsion...

Majid Bâ raconte tout cela sous forme de "carnet de bord", jour après jour, écrivant tantôt à la première personne tantôt utilisant le "il", façon de souligner que son aventure est celle de tous les sans-papiers. Il a intitulé son livre *La Sardine du Cannibale*, titre volontairement ambigu : est-il un cannibale réduit à manger de la sardine, est-il une petite sardine dans un monde de cannibales ?

L'aide de Daniel Vaillant

Happy end toutefois pour l'immigré : le 29 juin 2009, il recevait un titre de séjour d'un an renouvelable, assorti d'une autorisation de travail. À la rentrée scolaire suivante, il obtenait un poste d'assistant d'éducation dans un lycée de Seine-Saint-Denis.

Majid s'est bien battu. Il a également été bien aidé, tout particulièrement par Daniel Vaillant, le maire du 18e, qui est maintes fois intervenu en sa faveur auprès des autorités, en vain d'abord puis avec succès.

C'est une belle rencontre avec une jeune femme, Aline, qui a sonné, à l'été 2008, les prémices de la victoire. Majid et Aline tombent amoureux. Or Aline était à l'époque la responsable de la communication de la mairie. Elle lui fait connaître Daniel et puis Annick (Lepetit), Didier (Vallet), Bruno (Fialho), d'autres encore. Majid sympathise, rencontre «*des gens accueillants, ouverts, disponibles, des Français qui m'ont adopté, m'ont accepté, m'ont intégré*», dit-il. Il découvre que tous ne sont pas racistes à Paris et, parallèlement, il s'implique dans la vie sociale et politique de l'arrondissement où il vit avec Aline.

Il adhère au Parti socialiste, section Chapelle-Goutte d'Or et, en octobre 2008, il devient conseiller de quartier à Montmartre sur la liste des habitants "extra-communautaires".

Il faudra encore des mois à Majid pour obtenir le papier bleu, celui qui lui donne droit de rester ici. Y croire et être déçu, y croire encore et être encore déçu... Et, enfin, la libération.

«*Cela valait-il la peine pour moi d'immigrer ? Avais-je simplement le choix ?*», se demande-t-il, affirmant que «*tant que l'Occident continuera à soutenir des dirigeants, dictateurs, corrompus, qui pillent les richesses de leur pays sans se soucier des conditions de vie des populations, on ne pourra jamais arrêter l'immigration*». Et il en appelle à «*un monde, juste, équitable, de mélange des cultures, d'acceptation de la diversité*». M.-P. L.

Au centre musical Barbara Concert de soutien à Saraaba samedi 19 février

Le centre musical Barbara organise un grand concert de soutien à Saraaba, l'espace culturel dédié à l'Afrique et sa diaspora.

Saraaba, installé depuis octobre 2008 au 19 rue de la Goutte d'Or, y a organisé plus de quatre cents événements (expositions, concerts, lectures, conférences, films, spectacles de théâtre et de danse, soirées contes...) Toutefois, Saraaba connaît des difficultés financières (voir notre numéro d'octobre 2010) notamment pour assurer son loyer, d'où cette soirée de soutien, le samedi 19 février, à 20 h, au centre Barbara.

Y participent des artistes de renom comme Manu Dibango, Princess Erika, Sally Nyolo, Désiré Sankara, Tiwitine, Mansour Diallo, Disiz Peter Punk...

Entrée : 15 €.

□ 1 rue Fleury. 01 53 09 30 70

Je veux apprendre, le spectacle des petits Serruriers magiques

Les Serruriers magiques vont donner, le vendredi 18 et le samedi 19 février à 21 h au théâtre de la Reine blanche, leur spectacle en chansons, *Je veux apprendre*, basé sur les droits de l'enfant.

Les Serruriers, ce sont, sous la conduite de Véronique Bavière, directrice de l'école de la rue d'Oran, des enfants de cette école et des adolescents anciens élèves du lieu, ayant voulu continuer l'aventure enga-

gée depuis plusieurs années et participer au nouveau spectacle.

Celui-ci a déjà été présenté fin décembre à la Reine blanche et un disque est disponible.

2 bis passage Ruelle. Entrée libre



Au Théâtre Montmartre-Galabru L'asticot de Shakespeare

• Jusqu'au 15 février. 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85. www.theatregalabru.com

Elle entre en scène en se tortillant comme un ver, serrée dans son enveloppe blanche, maquillée comme un clown blanc. Elle chante : «*Je suis la Mère Asticot, Lady-Ver-verte*» et : «*Alors quand vous s'irez dans la tombe, les gars, Vous faites pas d'bile, je vous oublierai pas ! Que tu sois mendiant ou roi, Tu passeras par moi !*», chanson de Jean-Roger Caussimon.

Seule en scène, durant 80 minutes, Clémence Massart, avec les mots de quelques grands auteurs, nous parle de quoi ? On n'ose pas le dire... «*Sujet tabou, nous prévient-elle, les gens du show-biz vous en voudront.*» La Mort !

Voici Hamlet dans son cimetière, avec le fossoyeur et Mercutio.

Oui, les asticotés qui vous mangeront, les asticotés servent aussi à pêcher, et on pourra «*manger le poisson qui a mangé l'asticot qui a mangé le roi.*»

Un faux nez, une moustache, une canne, voilà un ancien combattant, à bout de souffle et de mémoire, se rappelant les morts dans les tranches de 14-18, c'est drôle et c'est terrifiant, c'est de Giono dans *Le grand troupeau*. Une veste d'intérieur, un chapeau mou, une paire de grosses lunettes, voici un acteur



décadent du début du XXe siècle déclamant Baudelaire.

Et voilà un professeur d'université, disant un texte de Jankélévitch sur le thème «*La mort est un élément du renouveau de la vie sur la terre*», vérité élémentaire, un peu rebattue, les spectateurs se tortent de rire car le philosophe est solennel, à demi gâteux, et si vrai...

Changeant quelques éléments de costume, Clémence Massart est un personnage après l'autre, d'une présence incroyable. Voici Shakespeare à nouveau, et le rire inextinguible du crâne de Poor Yorrick...

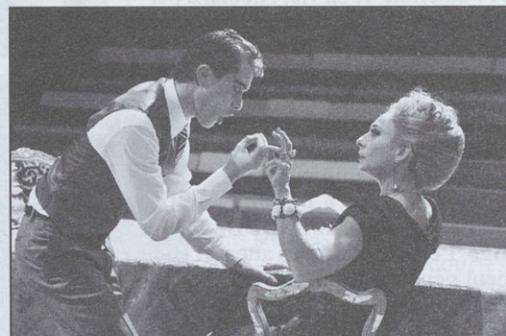
Extraordinaire spectacle, extraordinaire comédienne !

Clémence Massart a débuté au cirque dans les années 60, trapéziste et jongleuse. Dans les années 70, elle a passé sept ans avec Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. Dans les années 80, elle était au Magic Circus de Jérôme Savary. Elle a interprété la mère supérieure dans le film *Thérèse* d'Alain Cavalier. Avec le Footsbarn Theater, elle a joué à Londres, en Afrique, en Inde, et sous un chapiteau dans le jardin des Tuileries à Paris. Elle connaît tout du métier.

Philippe Caubère, auteur acteur, a mis en scène (et un peu écrit) le présent spectacle. N. M.

☐ **Mardi, jeudi, vendredi, samedi à 21 h 30. Dim. à 16 h 30.**

■ **Également au Galabru :** • **Chris Deslandes** dans *Le monde selon Chris*, jusqu'au 30 avril. • **Irma la douce**, comédie musicale, à partir du 15 février. • **Vendredi 13**, comédie, à partir du 17 février.



Nicomède, au Théâtre des Abbesses.

Au Théâtre des Abbesses Nicomède et Suréna

De Pierre Corneille

Jusqu'au 13 février

La metteuse en scène Brigitte Jaques-Wajeman Lmélite d'être connue comme la spécialiste de Corneille, avec son ombre François Regnault. Elle présente ici en alternance deux tragédies peu connues : *Nicomède*, de 1651, et la dernière pièce du répertoire cornélien, *Suréna* (1674). Elles se déroulent au Proche et Moyen-Orient et appartiennent au cycle des pièces qu'elle appelle «*coloniales*» en raison du contexte de l'impérialisme romain, vainqueur dans l'une, vaincu dans l'autre mais toujours menaçant.

Le génie discret de Brigitte Jaques tient au fait que la superbe des héros cornéliens, exaltant la valeur, la vertu et l'honneur jusqu'au sublime, nous est rendue familière par une modernisation simple et modeste des costumes, du décor, du jeu des comédiens. Les œuvres du dramaturge du Grand Siècle ne sont nullement dégradées par cette forme de vulgarisation.

Les personnages ont réellement incarnés et vivants : on saluera particulièrement Raphaële Bouchard qui, dans *Suréna*, ne s'est pas contentée de jouer la femme passionnée soumise à la loi du mariage forcé, mais a investi son rôle dans sa complexité pour en rendre toutes les nuances de la vérité. Car, chez Corneille, l'amour, les sentiments comme la jalousie ne sont pas seulement écrasés par le pouvoir, ils agissent sur lui de tout l'empire de leur domination.

Les comédiens ont réussi cette gageure de respecter l'alexandrin sans qu'il sonne comme le fer sur l'enclume. Un gigantesque travail d'accentuation, de silence et d'intonation a été fait pour rendre à cet artifice, de toute beauté chez Corneille, sa véracité.

Cendrine Chevrier

☐ 31 rue des Abbesses. Les deux pièces en alternance. Loc. 01 42 74 22 77. www.theatre-delaville-paris.com

A l'Atelier

Une banale histoire

d'après une nouvelle d'Anton Tchekov.

Jusqu'au 1er mars

Marc Dugain, qui a adapté et mis en scène ce texte, s'explique : «*Pourquoi transformer une nouvelle en pièce de théâtre si l'auteur ne l'a pas voulu lui-même ? Ce texte, écrit après l'échec d'Oncle Vania, semble dicté par l'hésitation de l'auteur de revenir à la scène. L'intention théâtrale y est flagrante, comme la volonté de l'écri-*

(Suite page 24)

À l'Étoile du Nord Les yeux d'Anna

• Jusqu'au 12 février. 16 rue Georgette Agutte. 01 42 26 47 47. www.etoiledunord-theatre.com

On ne la voit jamais mais ses yeux nous défient. Des yeux de toutes les couleurs – vairons, comme disent les gens savants – qui ont vu ce qu'il ne fallait pas voir : un incendie, la nuit, des voitures brûlées par des jeunes de son lycée, qu'elle a reconnus. «*On aurait dû la jeter dedans*», dit l'un d'eux que son regard a rendu fou. Au point de l'injurier, de la mettre nue dans la cour et de lui arracher son piercing, autre signe insupportable de la différence.

Ni ses parents centrés sur eux-mêmes, ni son meilleur copain ne seront en mesure de lui apporter aide ou réconfort. Et elle s'envolera pour voir le monde d'en haut...

Luc Tatar, l'auteur de ce conte cruel contemporain – en fait de tous les temps – ne cache pas qu'il a voulu, avec *Les Yeux d'Anna*, interroger théâtralement l'obscurantisme et le retour à l'ordre moral : «*Aujourd'hui encore, celui ou celle qui ne s'inscrit pas dans la norme, qui manifeste une indépendance d'esprit, se fait prendre violemment à partie ; ceux-là même, et particulièrement les adolescents, sont rabaissés par le grou-*



pe, quand ils ne sont pas mutilés, défigurés ou brûlés vifs.»

Il a écrit la pièce à la demande de Yamina Hachemi qui la met en scène ici. C'est le dernier volet d'un triptyque sur les violences faites aux femmes, ouvert en 2005 par *La Peau dure* et qui s'est poursuivi par *Ève, ma sœur Ève, ne vois-tu rien venir*.

Même si le texte, qui abuse par-

fois des stéréotypes, ne tient pas toutes ses promesses, le spectacle, outre ses vertus pédagogiques, est efficace grâce à une scénographie inventive et des acteurs qui portent leurs rôles avec conviction.

Dominique Delpirou

☐ **Mardi, merc., vend. à 20 h 30. Jeudi à 19 h 30. Samedi à 16 h et 19 h 30.**

(Suite de la page 23)

vain d'y faire figurer une sorte de testament prématuré sur cet art qui le fait vivre et qui l'agace par la médiocrité du milieu qui l'anime.»

Des insomnies portent le vieux professeur de médecine Nicolaï Stepanovitch à se pencher sur son passé. Il a regardé grandir Katia, sa pupille, l'a vue amoureuse et heureuse puis souffrante et désespérée. À l'automne de sa vie, Nicolaï a perdu toutes illusions et partage avec Katia les mêmes ténèbres et les mêmes silences, sans pouvoir lui tendre la main. Étranges liens qui les unissent, dans un texte sombre, dur – et qui traîne en longueur...

C'est un témoin lucide, cruel, impartial, mais à bout de souffle, qu'incarne un Jean-Pierre Daroussin figé. Le cœur n'est pas attendri et ne peut pénétrer l'intimité des personnages. L'ennui est là. Marc Dugain nous avait habitués à plus de concision.

Michel Cyprien

□ 1 place Charles Dullin. Mardi à samedi 21 h. Sam. et dim. 16 h. 01 46 06 49 24.

■ **Également à l'Atelier** : • **La nuit juste avant les forêts**, de Bernard-Marie Koltès, avec Romain Duris, jusqu'au 12 mars. • **Fabrice Luchini lit Philippe Murray**, les 5, 6, 12 et 13 fév. (Le mois prochain, Luchini dira La Fontaine.)

Au Grand Parquet**Jacques et Mylène**

de Gabor Rassov
Du 2 au 27 février.

Comédie ou drame ? Histoire d'amour, thérapie de couple ou exutoire pulsionnel ? *Jacques et Mylène*, c'est tout cela et plus encore, une pièce de théâtre parodiant les feuilletons et sitcoms de la télé, avec une touche de joyeuse cruauté.



Anne Béranger

Jacques et Mylène

Jacques et Mylène s'aiment et vont se marier, mais Jacques doute parfois : «*J'apprends en cinq minute que ma mère est la maîtresse de l'oncle de ma fiancée, elle-même l'amante de mon père. Je crois que je vais me suicider.*» Mais il ne se suicidera pas

Je, il(e) déserte

Création musicale et poétique de *L'Usine à Muses*
Le 8 février

Laurent Noël et Tristan Félix, animateurs de *L'Usine à Muses*, présentent, mardi 8 février à 20 h, au Grand Parquet, un spectacle musical, *Je, il(e) déserte* ou *Cantate pour six voix et Calypso*.

La poète Tristan Félix, rebaptisée Calypso comme la nymphe qui retint Ulysse dix ans sur son île, pose à six autres poètes contemporains (dont un collégien de Marie-Curie où elle enseigne) la question essentielle : Qu'emporteriez-vous de votre moi profond sur une île déserte ? Leurs réponses sont mises en musique et accompagnées du jeu de marionnettes.

□ 20 bis rue du Département. Entrée libre.

avant la fin du mois et l'échéance de son coupon de carte orange...

C'est ainsi : on oscille entre grandes envolées et détails triviaux, on se complaît dans le mauvais goût, le sentimentalisme sirupeux pour mieux rebondir méchamment.

Six personnages, tous joués par les seuls Philippe Nicolle et Ingrid Strelkoff, de la compagnie dijonnaise *26 000 couverts* qui a créé la pièce en juin 2009 et l'a jouée déjà dans huit villes françaises.

□ 20 bis rue du Département. 01 40 05 01 50. Jeu., vend., sam. 20 h, dim. 15 h.

Des spectacles que nous avons aimés et dont nous avons rendu compte dans des précédents numéros

■ **La cantatrice chauve**, d'Ionesco, à l'*Alambic-comédie*, jusqu'au 26 mars. (Voir notre n° 172, mai 2010.) Autres spectacles de l'*Alambic* : www.alambic-comedie.com 01 42 23 07 66.

■ **Album de famille**, au *Ciné-13-Théâtre*, jusqu'au 25 mars (n° 177, novembre 2010). Autres spectacles du *Ciné-13* : 01 42 54 15 12. www.cine13-theatre.com.

■ **Le Script**, au *Funambule de Montmartre*, jusqu'au 27 février (n° 173, juin 2010).

■ **Gauthier Fourcade, la trilogie** (n° 169, février 2010) et **Chute d'une nation** (n° 179, janvier 2011), à la *Manufacture des Abbesses*. Autres programmes : 01 42 33 42 03. www.manufacturesabbesses.com

■ **Le tigre bleu de l'Euphrate**, au *Théâtre Ouvert*, jusqu'au 12 février (n° 179, janvier 2011). 01 42 55 55 50.

Au Funambule de Montmartre La Naïve, de Fabio Marra

• 53 rue des Saules. 01 42 23 88 83. Jusqu'à fin mars, du lundi au mercredi à 20 h.

Un appartement d'un quartier populaire de Naples. Y vivent Anna, seule à faire "bouillir la marmite", travaillant sans relâche comme couturière en chambre, son vieux père, M. Gennaro, un peu parasite, beaucoup insupportable, son mari Federico, faible, veule et lâche, chômeur professionnel, séducteur impénitent, et puis son frère Stefano, autre chômeur professionnel, venu squatter avec sa femme Sofia, petite évaporée.

Anna est la Naïve. Naïve ? Elle est plutôt confiante, aimante, optimiste vis-à-vis du genre humain. Loin d'être crédule, elle sait qu'on l'exploite, qu'on la trompe, mais elle espère envers et contre tout que les problèmes se régleront, que son mari s'amènera.

Péripéties, rebondissements, qui-proquo. Situations comiques et moments de tension, voire de cruauté : c'est une comédie, c'est également une tragédie, comme la vie.

Créée à Paris, au théâtre de la Girandole en mai dernier, jouée lors du festival d'Avignon en juillet, la pièce a été écrite par un jeune napolitain, Fabio Marra, qui par ailleurs incarne l'infidèle et égoïste Federico. Fabio Marra a fondé en 2005, avec Sonia Palau (l'émouvante Anna), la compagnie *Carrozzone Teatro* dont les spectacles s'articulent autour de ses textes. Ceux-ci s'inspirent de la commedia dell'arte, mais la revisitent – et tombent les masques. Finita



D.R.

la commedia. Derrière le rire, pointent les larmes.

Marie-Pierre Larrivé

■ **Également au Funambule** : • **Le Script**, jusqu'au 27 février. • **Drôle de nuit**, de Frédéric Sigrist, jusqu'au 27 mars. • **Happy bad day**, du 3 février au 1er mai.

Au centre musical Barbara Concert de soutien à Saraaba

Samedi 19 février, 20 h

Le centre musical Barbara organise un grand concert de soutien à Saraaba, l'espace culturel dédié à l'Afrique et sa diaspora.

Saraaba, installé depuis au 19 rue de la Goutte d'Or, a organisé plus de quatre cents manifestations (expositions, concerts, lectures, conférences, films, spectacles de théâtre et de danse, soirées contes...) Toutefois, Saraaba connaît des difficultés financières, d'où cette soirée.

Y participent des artistes de renom comme Manu Dibango, Princess Erika, Sally Nyolo, Désiré Sankara, Tiwitine, Mansour Diallo, Disiz Peter Punk... Entrée : 15 €.

□ 1 rue Fleury. 01 53 09 30 70.

■ À la Reine blanche :

• **Praha**, chanson folk-rock, dimanche 13 fév. 19 h.
• **Flamenco**, dimanche 27 à 18 h 30, compagnie Luis de Carrasca. • Autres programmes (musiques, théâtre) : www.reineblanche.com.

■ À la Cigale :

• **Marc Lavoine** le 5 février.
• **Black Angels** le 11. • **Erik Truffaz** le 3 mars.
• Autres programmes : www.lacigale.fr



Luis de Carrasca

■ **Jazz à l'Olympic-café** (20 rue Léon, concerts à 20 h). Le 8 fév., le *Record Jazz Olympic* (avec notamment Sylvain Cathala). Le 10, *Quatuor Rictus*. Le 15, collectif *Hreure Onze*. Le 13, *Spound*. (Autres programmes : www.rueleon.net)

■ **Bibliothèque Clignancourt** (29 rue Hermel), le 11 fév. à 18 h, le *Quintette Spirale* (quatre saxos, un piano) : musiques classiques et populaires, tango, jazz, rock... Entrée libre.

■ **À la Maison verte**, 127 rue Marcadet, dimanche 20 févier., 16 h 30 : Agnès Zborowska-Cance, soprano, et Georges Beriachvili, pianiste. Œuvres de Verdi, Strauss, Chopin, Ravel, Tchaïkovski. Entrée libre.

Les programmes culturels de l'hôpital Bretonneau

La salle de spectacle de l'hôpital Bretonneau propose des spectacles, musicaux principalement, parfois théâtraux, ouverts à tous spectateurs et pas seulement aux pensionnaires de l'hôpital, gratuits la plupart du temps ou avec une libre participation.

• **Jeu 3 février** à 20 h, la **chorale François Vercken** : chants de Debussy, Poulenc, Duruflé, chants de la liturgie orthodoxe, negro spirituals.

• **Dim. 6** à 15 h : **Chansons**, par la "Petite troupe" de jeunes chanteurs.

• **Dim. 6** à 18 h : **Romances**, chansons, par Teresa Medina, soprano, et Isolde Choltes, piano. Libre participation.

• **Vend. 11** à 15 h : **Chansons**, par Daniel Krenicki et sa guitare.

• **Merc. 16** à 15 h : **Flamenco**, Maria Donzella, danse, et Pascal Gaubert, guitare et chant.

• **Vend. 18** (Saint-Valentin) à 15 h : **Chansons d'amour**, par Nino Germa.

• **Lun. 28** à 15 h : **Quatuor de musique de chambre**.

• **Les mardis 8, 15 et 22** : **Cinéma**.

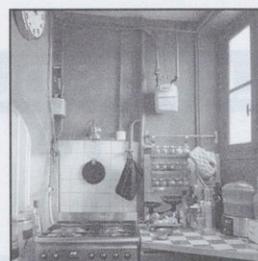
□ 23 rue Joseph-de-Maistre.

Habiter à la Goutte d'Or : les photos d'Hortense Soichet à l'Échomusée

Si vous n'avez pas encore eu l'occasion de voir les photos réalisées par Hortense Soichet au cours du travail effectué sur l'habitat à la Goutte d'Or, vous pour-

rez en découvrir une partie à l'Échomusée, du 4 au 13 février. Hortense Soichet a photographié les appartements d'habitants de toutes conditions socio-écono-

miques, de toutes origines, de tous âges. (Voir aussi page 10.)
□ 21 rue Cavé.
Lundi à samedi, de 14 à 19 h.



Au BAL D'étranges photos de famille

● Jusqu'au 17 avril. 6 impasse de la Défense (métro Place Clichy). 01 44 70 75 50. Programmes, horaires : www.le-bal.fr

Le Bal présente, du 14 janvier au 17 avril, sa seconde exposition : *Cinq étranges albums de famille*. Comme pour la première exposition (*Anonymes*, voir l'article dans notre n° 176), c'est une "collective". Mais, incontestablement, quelqu'un tient la vedette : Alessandra Sanguinetti.

Le père d'Alessandra Sanguinetti exploite une petite ferme non loin de Buenos-Aires, et lorsqu'elle vient le voir, elle y rencontre d'autres cultivateurs du voisinage et leurs familles. Parmi ceux-ci, deux jeunes filles, deux sœurs, qu'Alessandra a photographiées et filmées régulièrement, depuis le temps où elles avaient à peine 10 ans, et durant une douzaine d'années.

Cela s'appelle *The adventures of Guille and Belinda and the enigmatic meaning of their dreams*. Belinda est une jolie petite brune, très imaginative. Guille, Guillermina, est obèse, très douce, jolie aussi à sa manière, elle sourit beaucoup, d'un sourire timide et un peu triste, et suit sa sœur dans toutes ses inventions. Dans une série de photos en couleurs grand format, on les voit grandir peu à peu, jusqu'au moment où l'on

s'aperçoit avec surprise que Belinda est devenue adulte, et enceinte.

On les retrouve dans des petits films, elles jouent devant la caméra des scènes qu'elles inventent. À la fin, devenues de jeunes adultes, dans un long dialogue elles expriment leur soif d'amour, et leur résignation devant cette vie si éloignée de leurs rêves. «*Pourquoi ne reste-t-on pas toujours petits ?*», demande Guillermina.

C'est très beau, très émouvant.

L'étrange dans le quotidien

Deux photographes plus âgés, célèbres, sont également présents.

Eugene Meatyard, né en 1925, est connu pour l'étrangeté qu'il sait introduire dans le monde de la vie quotidienne. La série montrée ici, *The family album of Lucybelle Crater*, met en scène trois personnages, une vieille femme, son mari et sa fille, dans des décors aussi ordinaires que possible, portant des masques. Meatyard joue beaucoup avec l'ombre et la lumière,



Photo d'Alessandra Sanguinetti

quelquefois l'ombre du photographe apparaît dans l'image.

Emmet Gowin, né en 1941, ami de Meatyard, a photographié Edith, Ruth,

Des films (entre autres de Chantal Akerman, Arnaud Desplechin, Jean-Pierre Gorin, Jonas Mekas) sont projetés au Cinéma des Cinéastes.

Maggie, Nancy, et le bébé Elijah, dans des scènes familiales mais avec des visages mutiques, fermés, sous des lumières étrangement assourdies. Tirages petits formats, très soignés.

À signaler les courtes séquences vidéo de Sadie Benning mélangeant des images filmées de personnages réels, portant des masques de papier, avec des scènes de dessin animé.

Rien à dire, vraiment rien, sur le cinquième photographe, vidéaste plutôt, Erik Kessels.

Noël Monier

□ Dans le cadre de l'exposition sont organisées des visites guidées, des rencontres-débats, des lectures, des "master class", des signatures de livres.

À la galerie Jeune Création

● 24 rue Berthe. 01 42 54 76 36. Mardi à samedi de 11 h à 18 h. www.jeune-creation.org

La galerie *Jeune Création*, installée depuis 2006 dans le 18^e, vient d'acquiescer une position plus élevée : domiciliée auparavant villa de Guelma, près de Pigalle, elle a déménagé pour s'installer plus haut, rue Berthe. Elle y programmera des expositions – ambition limitée toutefois par l'étroitesse du lieu.

Actuellement, elle présente des œuvres de Julie Chaumette et Christophe Herreros, lauréats 2010 du concours que *Jeune Création* organise chaque année. Les envois à ce concours ont fait l'objet d'une grande exposition en novembre dernier au "104", rue d'Aubervilliers : 77 artistes, des photos, des vidéos, des "installations", très peu de peintures.

Jeune Création réunit chaque année un jury où figurent des personnalités influentes du monde de l'art : commissaires d'expositions, galeristes, historiens. Celui de 2010 était présidé par Laurent Le Bon, directeur du nouveau Centre Pompidou de Metz. Le choix des lauréats peut donc être considéré comme représentatif de certaines tendances actuelles.

Julie Chaumette expose, rue Berthe, une chaise, si fine qu'on se demande si elle supporterait le poids d'un adulte, très élégante – et très élégamment cassée. Elle présente

aussi une vidéo où l'on voit, en boucle, la pointe d'un outil déplaçant inlassablement, sur une surface lisse, des éclats minuscules de diamant – peut-être de verre.

«*Julie Chaumette, dit le catalogue de l'expo au 104, cherche le point où l'instant rejoindrait l'éternité. Elle sonde la profondeur de chaque élé-*



Image du film de Christophe Herreros.

ment du réel en questionnant des formes réduites à leur maximum, qui s'effacent pour laisser place au potentiel qu'elles contiennent.» Qu'ajouter à cela ?

De Christophe Herreros, également une vidéo diffusée en boucle sur un écran : d'abord l'image d'une plaine, plate jusqu'à l'horizon, filmée avec une focale "grand angle", puis celle d'une voiture arrêtée au bord d'un champ et d'un homme qui guette on ne sait pas quoi, puis un

autre plan où quelques personnages se livrent, dans le champ, à des actions inexplicables... et retour à la première image, inlassablement. Depuis 2008 il a «*tourné six œuvres en vidéo HD ou en 16 mm, en couleurs, muettes, sans titre ni générique, où les personnages ne communiquent pas, ne s'observent pas, ne partagent rien d'autre que l'espace de l'écran.*»

Les œuvres de Julie Chaumette et de Christophe Herreros sont propres, lisses, et témoignent d'un refus de toute signification. Comme d'ailleurs la majorité des envois au concours.

Il y a une trentaine d'années, la mode était au *trash*, à une vision du monde et de la société marquée par la dérision, parfois la révolte. D'autres artistes de ce temps-là manifestaient une volonté de peindre les temps morts, les errances, les moments d'ennui – perceptible par exemple dans des films comme *Au fil du temps* de Wim Wenders, *Strangers than paradise*, de Jim Jarmush –, mais c'était toujours de l'humain qu'il s'agissait, et l'humour était toujours présent sous une forme ou une . On n'en est plus là.

On peut se demander ce qui restera, dans l'avenir, d'œuvres aussi "minimalistes".

N. M.

Le refus de la signification

Little Big Galerie

Thibault de Puyfontaine : Late Colors

Du 8 février au 15 mars

Thibault de Puyfontaine a, des soirs durant, déambulé dans les ruelles du Caire et d'Alexandrie, en Égypte, si populeuses pendant la journée, désertes à ces heures-là, pleines encore de senteurs suaves ou fortes.

Il en a rapporté un ensemble de photos remarquablement construites, rassemblées sous le titre *Late Colors*, où au milieu des murs nocturnes bruns jaillissent soudain des couleurs vives, inattendues, comme des feux de topazes, de saphirs ou rubis.

Nous ne pouvons malheureusement pas reproduire ici ces contrastes de couleurs.

Mais allez-y voir, c'est surprenant. L'auteur affirme qu'aucune couleur n'a été modifiée, aucune mise en scène n'a été réalisée, aucune photographie n'a été transformée.

Venissage le 8 février à partir de 18 h.

□ 45 rue Lepic. 01 42 52 81 25. Mardi à dim., 14 h 30 à 19 h 30. Samedi, 11 h à 19 h 30. www.littlebiggalerie.com

■ Également à *Little Big Galerie*, jusqu'au 6 février, *India, India*, de belles photos de Laurent Freiss et photos colorées de Jivan Suingh.



LE MOIS DU
18^e
Expositions

Salut Barbès, Bruno Lemesle photographie et filme son quartier

Au café social Dejean, 11 rue Dejean, Bruno Lemesle expose jusqu'au 10 mars des photos du quartier de la Goutte d'Or sous le titre *Salut Barbès*. D'autre part, jeudi 17 février, à 14 h, à

l'Institut des cultures d'islam (ICI), 19 rue Léon, sera projeté son film documentaire *La Goutte d'Or, vivre ensemble*. Photographe, cinéaste, collaborateur du *18e du mois*, Bruno Lemesle croque depuis

trente ans les lieux et les gens de son quartier, son *«port d'attache»*. Ses photos, son film ont déjà été présentés lors de manifestations culturelles comme la Fête de la Goutte d'Or.



Bruno Lemesle : Rue Polonceau.

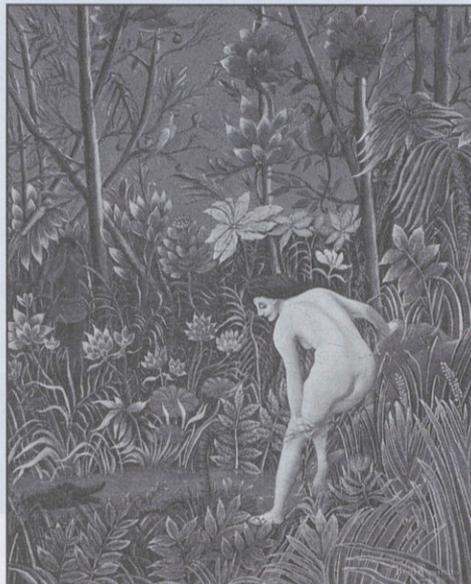
À la Halle Saint-Pierre Sous le vent de l'art brut (les œuvres maîtresses de la collection Charlotte Sander)

• Jusqu'au 26 août. 2 rue Ronsard. 01 42 58 72 89. Tous les jours de 10 h à 18 h.

La Halle Saint-Pierre accueille, depuis le 17 janvier, *Sous le vent de l'art brut*, un florilège de la collection Charlotte Zander.

Installée depuis 1996 au château de Bönningheim, à côté de Stuttgart en Allemagne, cette collection unique en Europe est riche de quatre mille œuvres (321 artistes de 44 pays). Dédiée à "l'art outsider", elle rassemble un grand nombre de créateurs : marginaux souvent, naïfs, visionnaires, fous, autodidactes de toutes sortes, qui ont inventé des manières révolutionnaires de penser et de peindre et ont bouleversé l'esthétique de l'art moderne.

Comme la collection elle-même, l'exposition (49 artistes sélectionnés) s'attache à supprimer l'étalement des catégories et à faire communiquer art brut et art naïf. Ainsi, elle présente des maîtres de l'art brut (une spécialité depuis des années de la Halle Saint-Pierre) comme Adolf Wölfi, Carlo Zinelli, Augustin Lesage, Joseph Crépin, Auguste Forestier, Bill Traylor, Scottie Wilson...



Cette toile peu connue d'Henri Rousseau est un des "clous" de l'exposition.

Elle retourne également aux sources, quand la Halle était "musée d'art

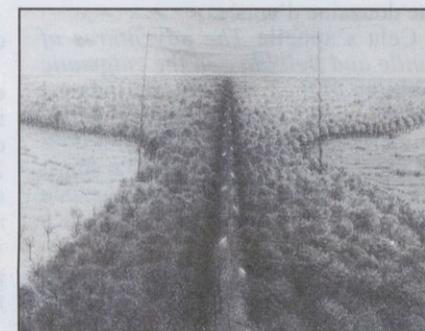
naïf", avec des tableaux de quelques artistes célèbres comme le douanier Rousseau, Séraphine de Senlis (qu'un film récent a mis au premier plan), ou André Bauchamp, un peintre auquel Serge de Diaghilev commanda, en 1928, pour ses ballets russes, le décor d'*Apollon Musagète*.

L'exposition offre, d'autre part, des œuvres d'artistes "singuliers", estampillées naïves mais où souffle le vent de l'art brut comme celles d'Anselme Boix-Vives, auquel la Halle avait consacré une exposition monographique de mars à août 2009.

On admirera également des tableaux de peintres méconnus en France mais célèbres dans leur pays, comme les Serbes Ilije Bosilj et Sava Sekulic, et surtout l'Allemand Friedrich Schroöder-Sommerstern (1892-1982). L'univers étrange, énigmatique, les personnages hybrides, les compositions à donner le frisson de cet homme qui a connu maisons de corrections puis asiles, ont inspiré les surréalistes. ■

■ **À l'atelier Tourlaque** (1 rue Tourlaque), l'exposition d'**Henri Landier** est prolongée jusqu'au 29 février. Du jeudi au samedi de 14 h à 19 h.

■ **Galerie Amtarès** (28 rue Lamarck, www.amtares.com), jusqu'au 11 mars, exposition "L'élégance et l'automobile", photos de **Roger Schall**. Mardi à samedi de 15 h à 19 h. Vernissage le 4 et le 5 février à partir de 18 h.



Peinture de Mitsuo Shiraishi

■ **Galerie La Hune-Brenner** (3 rue Ravignan), du 3 au 19 février, **Mitsuo Shiraishi**, "Pays d'incertitude", peintures et gravures. Vernissage le 3 à partir de 18 h. • Du 23 au 26, les dessins de **Jordi Visa** pour le livre de Patrick Cauvin, *L'immeuble*. (Voir page 18.)

■ **Galerie La Rotonde** (28 rue Eugène-Carrière, www.galerierotondedevonbirster.com), du 5 février au 11 mars, **Francis Marshall et Chong Marshall**, peintures croisées. Du lundi à samedi De 15 h à 19 h 30. Vernissage le 5 à partir de 17 h 30.

Les "gardiens de l'Amazonie" à la galerie W

Décidément, la place faite à la photographie sur les murs de la galerie W ne cesse de grandir.

Joao Luis Balcao (Brésilien vivant en France), photographe, est un des artistes réguliers de W. Avec son ami Antoine Olivier (Français vivant à Rio de Janeiro), il est parti à la découverte de l'Amazonie. Des semaines de voyage, des

milliers de kilomètres, parmi les serigueros, les cueilleurs de guarana, d'açaï, de noix babacu...

Trente de leurs clichés, grands formats, en couleurs et en noir et blanc, sont exposés à W, sous le titre *Les gardiens de l'Amazonie*.

□ 44 rue Lepic. Tous les jours de 10 h à 20 h. www.galeriew.com



À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 € | <input type="checkbox"/> Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 € |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 € (24 € abonnement un an + 18 € cotisation) | <input type="checkbox"/> Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 € (24 € abonnement + 18 € cotisation) |
| <input type="checkbox"/> Je souscris un abonnement de soutien : 80 € (24 € abonnement un an + 56 € cotisation) | <input type="checkbox"/> Abonnement à l'étranger : 27 € |

Remplir en lettres majuscules et envoyer avec le chèque à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

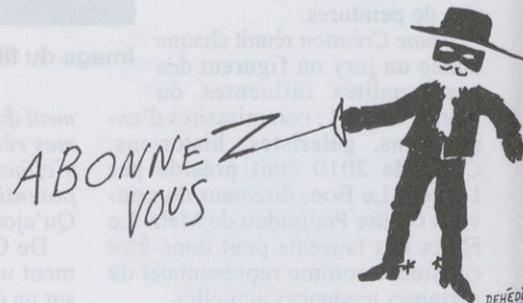
NOM : Prénom :

Adresse :

E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.



Tournez manège...

«Cher 18e du mois, je me résous à vous écrire pour vous faire part de la situation actuelle de la place des Abbesses. Sur cette place charmante, au cœur d'un quartier qui l'a été, mais qui perd tous les jours un peu plus de ses charmes, s'est installé, voici... quatre ? cinq ? six ans ? - je ne sais plus - un manège. D'abord sporadiquement, pour des périodes de quelques semaines, et désormais, depuis nombre d'années, de façon continue.

Ce manège, au demeurant très laid (les Poulbots criards qui ornent la guérite font, à l'entrée de la station de métro Guimard, une des rares qui subsistent à Paris, un effet... saisissant) pose de gros problèmes de circulation.

La place n'est pas bien grande, et très fréquentée : à toute heure, de nombreux touristes y stationnent, les gens entrent et sortent du métro, des musiciens s'y produisent fréquemment (souvent avec un succès mérité).

À tout cela s'ajoutent, au fil des mois, plusieurs manifestations : brocantes, vide-greniers, marché de Noël, jeux pour les enfants, théâtre de marionnettes, sans compter, assez fréquemment, des travaux divers de voirie... À ces moments-là, la circulation des piétons devient quasi impossible, puisque tout l'espace central de la place est dévolu au manège.

Il apporte, bien sûr, beaucoup de joie aux petits enfants, ainsi qu'à leurs parents. Mais, outre qu'il y a, à deux cents mètres à peine, un fort beau manège, installé dans un endroit infiniment plus adéquat (au pied des jardins Saint-Pierre, tout à côté du funiculaire), on peut à bon droit s'interroger sur le bien-fondé de cette occupation permanente de l'espace public - et d'un espace public en l'occurrence assez restreint.

En cette période de réglementation concertée de l'espace occupé par les terrasses de café (dont votre numéro de janvier rend compte de façon très instructive et complète), il me semble que ce problème mérite l'attention des services municipaux.

J'envoie copie de cette lettre à Félix Beppo, l'adjoint chargé des espaces publics à la mairie.»

Béatrice Dunner

Note de la rédaction : La question du manège a fait l'objet d'un débat lors du conseil de quartier Montmartre du 30 novembre, certains étant pour son maintien, d'autres contre. Le conseil s'est finalement prononcé pour une présence plusieurs fois par an, puis pour son remplacement ultérieur par un manège plus petit et plus esthétique, de style 1900.

Le courage des vendeurs à la sauvette

«C'est avec soulagement que j'ai lu la lettre de Nicolas Laurent au sujet de la réunion publique du conseil de quartier Goutte d'Or le 23 novembre («Espaces publics, prostitution, vente à la sauvette»).

Comme lui, résidant rue des Poissonniers entre Suez et Panama, je n'estime pas que je vis dans une poubelle. Il y a beaucoup moins de crottes de chien sur les trottoirs de la Goutte d'Or que dans les soi-disant beaux quartiers, et on y trouve facilement du bois, de beaux paniers et d'autres objets utiles dont j'ai largement tiré parti pour aménager mon appartement.

Quant au bruit, je dors mieux rue des Poissonniers que rue de Rennes où j'ai habité autrefois et où le vroom-vroom des voitures ne cesse ni le jour ni la nuit. Mieux vaut cent fois le brouhaha humain.

Je n'éprouve pas non plus de dégoût ni d'hostilité à l'égard des vendeurs à la sauvette, même si je râle parfois lorsqu'il me faut slalomer entre leurs rangs pour accéder au métro. Il faut un réel courage pour passer la journée dehors en hiver comme ils le font, pour un gain forcément minime. Quant aux prostituées, à qui il m'est arrivé de servir d'interprète auprès de la police, j'ai pu constater qu'elles ne demandent qu'à faire n'importe quel autre métier... mais voilà, pour cela il faut des papiers. Je l'ai dit lors de la réunion.

Ce que je n'ai pu dire, c'est le dégoût que m'ont inspiré, là oui, les propos de certains habitants accusant la mairie de «polluer» le quartier en y construisant des logements sociaux. Autrement dit : débarrassez-nous des pauvres ! Éric Lejoindre a eu beau répondre que tout le monde a le droit d'habiter à Paris et que la municipalité est attachée au maintien de la mixité sociale, rien n'y a fait.

La mixité sociale, voilà justement ce dont les auteurs des propos cités ci-dessus ne veulent pas. Le couscous et le thé à la menthe, certes, mais pas les nuisances que génère la lutte pour la survie.»

Colette Friedlander

Déchets...

Marcel Rousval, de l'association des locataires du 93 rue de la Chapelle, nous communique une lettre adressée à Pascal Julien, président de son conseil de quartier (Charles-Hermite Évangile) :

«Constatant l'ampleur que prend l'accumulation de déchets (et d'encombrants) sur l'emplacement de l'ex-kiosque à journaux du 93 rue de la Chapelle, j'ai appelé notre référent propreté. Il enregistrait mes doléances ce mardi 18 janvier vers 11 heures et m'assurant que le nécessaire serait fait le jour même dès le début de l'après-midi. Vers 15 h 30, rien n'avait été fait, je

l'ai rappelé. Il m'a assuré qu'une équipe et un véhicule s'étaient bien déplacés comme promis. Cependant, comme l'espace invoqué est entouré de plusieurs petites palissades (laissant un espace de passage entre elles), le travail réclamé ne peut être effectué !»

Marcel Rousval

RECTIFICATIFS

Miss Montmartre

L'association organisatrice de l'élection de Miss Montmartre nous indique qu'une erreur s'est glissée dans l'article de notre dernier numéro à ce sujet : Alexandra Domsch, élue Miss Montmartre, est étudiante en communication, master 2, et non pas créatrice de lingerie fine comme nous l'avons écrit.

(Notre erreur provient d'une homonymie : il existe une Alexandra Domsch qui, elle, est effectivement créatrice de lingerie fine. Mais ce n'est pas la même. Dont acte. Et que Miss Montmartre nous pardonne.)

Dali : La pose de l'œuvre coûtera 6 000 € à la Ville

L'installation de la sculpture de Dali qui doit être érigée à Montmartre, sur la placette face à l'Espace Dali, ne coûtera pas, bien sûr, 600 000 € à la Ville comme nous l'avons écrit dans notre dernier numéro mais seulement 6 000 €.

Nos lecteurs attentifs auront, espérons-le, rectifié d'eux-mêmes.



Bordel

Dimanche, quartier de l'Olive. Un monsieur regarde la une du 18e du mois de janvier et le gros titre, «Porte de la Chapelle, le chambardement», l'intrigue. Il est hollandais, dit-il, et il ne sait pas ce que cela veut dire. On tente de lui expliquer : «Grands travaux et donc bouleversement... perturbations...» Il ne percute toujours pas. Alors, on lance : «Grand bordel.» Son visage s'éclaire. «Ah oui ! D'accord. Le bordel !»

Vocation

Boulevard Barbès, niveau Château-Rouge, un sapin abandonné en janvier. Un tout petit garçon ramasse une branche cassée et il balaie, balaie le trottoir, la grille du métro... Son anorak est vert pomme.

M.-P. L.

PETITES ANNONCES

■ **Initiation au TANGO argentin**, apprendre les fondamentaux. Tous les mardis soirs de 19 h 30 à 21 h, et les dimanches après-midi de 14 h à 15 h 30. Au théâtre de la Reine Blanche, 2 bis passage Ruelle, 1er étage. Inscriptions : 06 17 42 90 11 ou 01 77 19 11 80, ou abdelhak_briki@yahoo.fr Sur présentation du journal, le premier cours est offert.

■ **La Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclançon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnées, convivialité. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 46 27 58 34

TARIF DES PETITES ANNONCES :

● **Gratuit pour les associations** jusqu'à un maximum de 240 signes. **Pour les autres**, 9 € jusqu'à 240 signes. Paiement à la commande. ● Au delà de 240 signes, 9 € supplémentaires jusqu'à 480 signes.

TOUJOURS PROCHE DE VOS ENVIES.

CRÉATION & EXCLUSIVITÉ D'UN SERVICE SUR-MESURE.

Ici votre rêve prend forme !

- Création et transformation de bijoux.
- Réparation horlogerie et bijouterie.
- Restauration de pendules et de montres anciennes.
- Estimation de vos bijoux et montres.
- Rachat de votre Or.
- Grandes marques d'horlogerie et bijouterie.

COMPTOIR JOFFRIN

Bijoutier - Joaillier - Horloger

5, rue Lepic 75018 PARIS - Tél. 01 42 64 90 45
28, rue Hermel 75018 PARIS - Tél. 01 46 06 40 25

www.comptoirjoffrin.fr

Soixante films, quarante-cinq téléfilms ou séries télévisées comme l'excellent *Boulevard du Palais*, vingt-cinq pièces de théâtre : un comédien impeccable, sensible sous des dehors bourrus et ironiques.

Jean-François Balmer dans les pas d'Henri IV..

Rencontrer Jean François Balmer, cela m'a fait l'impression de rencontrer un roi. Un roi bien-aimé, vif, lui, le verbe haut, qui peut râler, renvoyer un journaliste jouer avec ses crayons en moins de deux !

Il s'amuse d'avoir bien joué, avec un bandage au pied au début de la pièce, que j'ai cru vrai : il joue actuellement, au Théâtre des Mathurins, le rôle titre de *Henri IV, le bien-aimé*, la pièce de Daniel Colas. «*Mais vous aviez vu que je ne boitais plus après ? Vous croyiez que je pouvais faire des choses surhumaines ?*»

Il s'amuse de ma candeur de spectatrice, mais redevient sérieux. «*J'ai toujours essayé de faire le métier d'acteur en évitant au maximum les médias.*» Aïe. Ça commence mal... je fais la grimace. Il s'en amuse.

«*Ce que je voulais dire, c'est que je fais encore partie des gens qui ont fait leur carrière sur leur savoir-faire, et pas leur faire-savoir. Et cela, ça devient singulier, ça devient original. Ce qui me gêne, c'est le formatage et les lieux communs. J'aime Patrick Sébastien parce qu'il propose des spectacles de qualité. Il est de bon ton de dire qu'il est beauf, donc que ce qu'il fait, c'est de la merde. Je ne suis pas d'accord. Souvent les petits, les sans-grades viennent me dire merci. Je ne suis qu'un professionnel, un comédien. Les gens qui m'abordent quand je me promène sont touchants, ils sont fins. Il faut faire confiance au public, il est plus malin qu'on veut bien le faire croire.*»

Humour noir

Beaucoup de choses le scandalisent. Par exemple, la récente grève des NMPP : «*C'est dégueulasse que deux types aient la puissance de faire crever une profession, celle des marchands de journaux. Les habitudes se perdent, j'achetais jusqu'à quatre journaux par jour, aujourd'hui je reste fidèle à mon marchand de journaux (120 rue Caulaincourt) mais j'en achète moins.*»

Les vélos, aussi... L'intervieweuse, qui roule à vélo, s'inquiète de savoir si elle sera elle aussi l'objet de sa colère, et finira sur un croc de boucher. Dieu sait s'il est impressionnant, quand il s'énerve... Non, il me regarde, rit, et reprend : «*Non, mais vous comprenez, ce qui me met en colère, ce sont les contre-sens cyclables, c'est criminel ! Et les vélos qui grillent les feux rouges, ça me rend fou ! Vous comprenez, les jeunes filles que j'écraserais, elles mettraient deux ans à l'hôpital de Garches à réaliser que leur jean est moins fort que ma Smart !*»

Et puis il part en sprint... «*Non, et puis il faut interdire le vélo au-delà d'un certain âge : regardez, Bernard Hinault a pris sa retraite à 32 ans ! Ah, et puis, tant qu'on y est, il faut aussi interdire aux adolescents de 18 à 25 ans de rouler en voiture le week-end, on éviterait tant d'accidents, et tant de morts. Le voilà, mon programme ! Ca, ça ne plaît pas dans le 18e.*» Il continue avec un air mi contrit, mi sérieux : «*En tout cas, je comprends mieux la politique du maire de Paris, maintenant, et je m'excuse d'éventuels propos blessants que j'aurais pu tenir. J'ai bien compris qu'il s'agissait de relancer le secteur des pressings, des rebouteux et des médecins. On ne peut pas lui donner tota-*



Jean-François Balmer et Béatrice Agenin dans la pièce qu'il joue actuellement, *Henri IV le bien-aimé*.

lement tort.» Oui, il est comme ça, Balmer, l'humour noir et délicieusement grinçant.

D'ailleurs, il travaille avec Jean-Louis Fournier, qui fut l'acolyte de Pierre Desproges dans *La minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, sur un projet autour du livre *Mon dernier cheveu noir*. Il s'agira de donner des recettes pour ne pas vieillir. Conseils aux anciens jeunes, ironiques et grinçants, drôles et irrévérencieux.

De la Suisse à Montmartre, face nord

Quitter le 18e, c'est possible ? «*Non, non, je n'imagine pas habiter ailleurs. J'habitais place du Calvaire quand j'étais étudiant au Conservatoire, je rentrais par la rue Gabrielle, c'était idyllique !*

«Je fais partie des gens qui ont fait leur carrière sur leur savoir-faire et non sur leur faire-savoir.»

Cela fait trente-cinq ans que j'habite sur la face nord de Montmartre ! Je suis un grand marcheur. Il est effectivement né en Suisse. Mais guide de montagne, comme c'est écrit dans Wikipédia, non, il ne l'est pas.

«*Non, c'est complètement usurpé. J'ai fait de la montagne, mais je n'ai jamais été guide ! Je ne me permettrais jamais, j'ai trop de respect pour leurs qualités, chacun son métier. En revanche, je pourrais certainement réussir l'examen de guide du 18e ! Mais oui, je marche, beaucoup. Et quand j'apprends mes textes, fatalement, je parle tout*

seul. Avant, je parlais tout seul, et j'étais le seul à parler tout seul, cela pouvait être gênant. Mais maintenant tout le monde parle fort dans son téléphone et tout le monde parle tout seul.»

Son agenda est toujours dense, mais il se targue de n'avoir jamais, jamais appelé un producteur ou un metteur en scène pour lui demander de travailler avec lui. Il croit à la valeur du travail du comédien qui le fait connaître et reconnaître, à l'ancienne. Dans un monde qui a pourtant beaucoup changé.

Il habite... chez Henri IV

Au théâtre, il meurt en Henri IV, à la télévision en mars prochain il mourra en Pompidou. On serait tout de même contents qu'il arrête de mourir !

Sans compter le commandant Gabriel Rovère, dans la série TV *Boulevard du Palais*, onzième saison. On s'inquiète de savoir s'il se sent enfermé dans ce rôle de flic misanthrope et alcoolique.

«*Ah, ça, non ! j'ai du plaisir à le faire, à le retrouver. C'est ma récréation dans les vacances.*» En effet, ne dit-on pas "jouer" ? Une lassitude est-elle possible ? «*Non. À condition qu'on me laisse faire ce que je veux, si j'ai vraiment toute liberté pour faire évoluer ce personnage. Sinon ce n'est pas la peine.*» Et effectivement, Rovère s'attendrit un peu, prend de l'humour.

Le plus étonnant : il habite un bâtiment qu'Henri IV aurait réellement habité. «*Vous imaginez, il y a un buste d'Henri IV, et une plaque portant les mots "Ici a habité Henri IV". N'est-ce pas incroyable ? Je vis depuis 35 ans côté nord de la butte en compagnie d'Henri IV.*» Il n'y a pas de hasard.

Camille Sarrot